

F

Mars-avril 2025 N°7
HISTOIRE ET ACTUALITÉ DE LA PHOTOGRAPHIE

vea

رمضان
RAMADAN

VU PAR

Amel Belkhodja, Atef Ouni
Emna Ben Salem, Gerard Valck
Hamideddine Bouali, Jeel Bessaad
Kais Ben Farhat, Kaouther Khedija Khouini
Pierre Gassin, Salwa Jaouadi
Skander Zerrad

ET NOS ARTICLES

Et la lumière fut !
Des gares pas comme les autres
Une poétique de la littérature
Sidi Mehrez
Photo obsession
Repenser l'appareil photo
Un sujet, cela se prépare
Abdelhak El Ouertani
et le World press photo 2025



Cuisson des gateaux traditionnels
Photographie Atef Ouni

Éditorial

D'après photographie !

Fovéa

Histoire et actualité de la photographie

Bimestriel

Périodique en ligne

Fondateur et rédacteur en chef

Hamideddine Bouali

Comité de rédaction

Pierre Gassin

Tarek M'rad

Collaborateurs

Anis Krabaa (ACPT)

Nour Elhouda Jallouli

Iliadha B.M

Maram Boulakbech & Aziz Boutrif

Relecture et correction

Safieddine Bouali

Atef Ouni

Adresse mail

revue.fovea@gmail.com

Facebook

Groupe Fovéa

À chaque numéro de Fovéa sa part de surprises, de découvertes, d'informations et d'images. Nous sommes très loin du numéro 1, que l'on aurait dû numéroter zéro, où nous avons « emprunté » candidement, des articles et des photos de nos confrères de la presse spécialisée. Aujourd'hui, nous pouvons nous féliciter de pouvoir offrir à nos lecteurs, de plus en plus nombreux, une lecture spécifique, imprégnée de notre culture, us et coutumes locales, tout en suivant la marche du monde. Ce monde qui accélère le mouvement au point où il nous faut suivre minute par minute ce qui change, ce qui disparaît et ce qui éclot !

Hier, les publications papier, que ce soit les journaux, les livres ou les affiches, n'ayant pas encore acquis la possibilité de publier directement les daguerréotypes, devaient se contenter de gravures, inspirées plus ou moins fidèlement à leur modèle. D'où la mention "d'après photographie". Aujourd'hui, des millions d'internautes s'amuse à vouloir obtenir, d'après une photographie, leur portrait dessiné à la manière des Simpson ou des personnages du monde de Miyazaki. Sommes-nous à la fin d'un cycle, celui de la réalité trop crue des grains de bromure d'argent et des pixels ?

Le procédé photographique est resté pendant de longues années immuable. Quand on y pense, l'Américain Robert Capa, le Français Henri Cartier-Bresson, le Tchèque Josef Koudelka et le Tunisien Mustapha Bouchoucha ont pris des photos avec le même appareil, avec les mêmes films et pourtant, ils ne vécurent pas en même temps, ni pratiquaient la même photographie ! Tout le XX^e siècle a été dominé par le format 24 X 36, qui demeure jusqu'à nos jours le standard, les films argentiques et le procédé négatif/positif. C'est le mariage forcé entre la photographie et internet contracté début XXI^e siècle qui a donné naissance à une abondance de progénitures... Mais ça, c'est une histoire à raconter dans un article à part.

Quant à nous, nous avons dans ce numéro un sommaire comportant à la fois des rubriques qui reviennent sur l'histoire de la photographie, des articles techniques qui évoquent le présent et l'avenir du dispositif de prise de vue et des conseils pour effectuer un bon editing. C'est rare que l'on rencontre dans un même sommaire un rappel de la recherche universitaire, des impressions à propos d'images mémorables ou de cartes postales anciennes et plus loin d'offrir un album spécifique à un thème.

Nous avons été surpris que le thème proposé n'ait pas suscité le rush attendu. Pourtant, ramadan est assez riche en sujets : la frénésie dans les marchés, la ruée vers le pain, les réunions de famille le soir autour de la table, les prières nocturnes dans les mosquées, les cafés des médinas, les salons de coiffeurs la veille de l'Aïd sans oublier les plateaux de gâteaux traditionnels que l'on confectionne chez-soi et que l'on donne à cuire. Et puis arrive le jour de l'Aïd et les suivants avec son lot d'habits neufs et de photographes de circonstances !

La rubrique courrier de lecteurs du prochain numéro est là pour accueillir vos impressions à propos de ce numéro et surtout des thèmes que vous souhaiteriez voir traités.

La Rédaction



Rue Sidi Ben Arous. Ramadan 2016
Photographie Hamideddine Bouali

Sommaire

- 3 Éditorial**
- 5 Sommaire**
- 6 News d'ici**
- 8 News d'ailleurs**
- 10 Échos du Club Photo de Tunis**

- 12 Patrimoine**
Sidi Mehrez, le protecteur de la Médina. Maram Boulakbech et Aziz Boutrif

- 16 Allons au Cinéma**
Photo Obsession de Mark Romanek. Hamideddine Bouali

- 18 Photogramme**
Et la lumière fut ! Iliadha B.M.

- 20 Campus**
Pour une poétique de la photographie de Myriam Berhouma. Nour elhouda Jallouli

- 22 Parole de Geek**
Repenser l'appareil photo. Tarek M'rad

- 28 Retour d'expérience**
Un sujet, ça se prépare ! Pierre Gassin

- 32 Jék el bostagi**
Des gares pas comme les autres. Chawki Dachraoui et Hamideddine Bouali

- 34 Histoire de comprendre**
Le tragique destin d'Abdelhak El Ouertani. Hamideddine Bouali

50 Thème : Ramadan

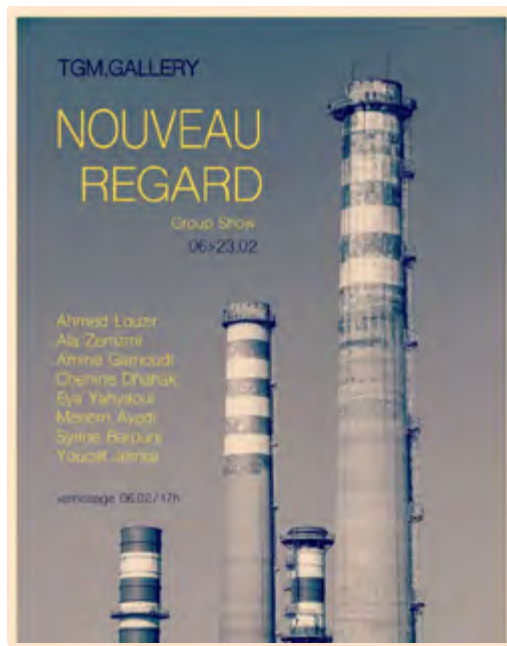
- 52 Le Ramadan et le cycle lunaire. Skande Zarrad
- 58 Le marché du premier jour. Salwa Jaouadi
- 64 Sacrée soirée. Amel Belkhodja
- 70 Points de lumières de Atef Ouni
- 78 Les invisibles. Emna Ben Salem
- 84 Au coeur du mouvement. Wala El FelahGerard Valck
- 90 L'éphémère tableau. Jeel Bessaad
- 98 Ramadan à Kerkennah. Pierre Gassin
- 102 Un Ramadan à Istanbul. Gérard Valck
- 108 Entre trop plein et vide. Kais Ben Farhat
- 116 Gestes et sourires. Kaouther Khedija Khouini
- 122 La nuit du Destin. Hamideddine Bouali

Un tunisien à la direction artistique du Festival Planches contact de Deauville

Spécialiste du marché de l'art et commissaire d'exposition, Younes Jonas Tebib est diplômé en histoire et marché de l'art, il a plongé dans les archives de l'Agence Magnum, puis passé quelques années à la Fondation Henri Cartier-Bresson. Il s'est forgé une expertise pointue au sein de grandes maisons de ventes aux enchères avant de diriger le département Photographies chez Sotheby's pendant plus de sept ans. Voir entretien qu'il nous a accordé à Beit el Bennani lors d'un de ses passages à Tunis en 2009. <https://du-photographique.blogspot.com/2009/12/entretien-avec-younes-tebib.html>



Photo Hamideddine Bouali



Nouveau Regard à la Galerie TGM

TGM Gallery continue d'encourager les jeunes artistes à travers son prix annuel qui leur est dédié pour le souffle frais qu'ils apportent, pour la passion qui les anime, pour les promesses qu'ils offrent, et décide de les accompagner et de les inviter sur ses cimes.

Nouveau regard est une exposition qui célèbre cette énergie créative sans limite, où chaque œuvre propose une relecture originale et personnelle de notre époque. À travers des médiums variés et des techniques innovantes, cette exposition invite à découvrir le regard sans compromis de jeunes talents qui adoptent des codes traditionnels pour proposer des perspectives inédites.

Info. La Presse, 6 février 2025

Mona Khouaja expose

Chaque photo de Mona Khouaja capture la force silencieuse des mains. Entre gestes de travail, caresses et offrandes, ses images racontent des histoires de passion et de lutte. Styliste et photographe, Mona Khouaja, prolifique productrice d'images et généreuse sans limite en les partageant, continue d'explorer avec sensibilité les émotions humaines et les gestes du quotidien. Elle est une fidèle contributrice des thèmes proposés par Fovéa, qu'elle traite toujours avec sérieux et passion.



L'IA ressucite le Sfax d'antan

La page Facebook du site Bebjebli.tn a mis en ligne au mois de Ramadan une vidéo réalisée grâce à une application gérée par l'intelligence artificielle, constituée de cartes postales animées de la médina de Sfax. Bien qu'il s'agisse de quelques secondes où l'on assiste à des scènes où des gens s'affairent à leur occupation quotidienne, le résultat est bluffant de réalisme. Au-delà de la simple curiosité, ces animations, témoins privilégiés d'un passé révolu, pourraient attirer et susciter davantage d'intérêt à préserver les vestiges et le patrimoine de notre pays. Cette utilisation de l'intelligence artificielle au profit d'une cause louable est, sans aucun doute, salubre. Mais il s'agit toujours de rester vigilant face à ce que l'on pourra produire avec des outils aussi performants. Ne perdons pas de vue ce que des individus mal intentionnés ont diffusé dans un passé plus ou moins lointain.

Cela avait débuté avec les images fabriquées de la Commune de Paris en 1878, les photos truquées des régimes totalitaires au milieu du XX^e siècle, et même récemment lors des élections américaines. Les images possèdent une fascination sans égale, nous avons tendance à les croire de prime abord, à prendre pour argent comptant ce qu'elles racontent ! Il est venu le temps de fournir à tous les êtres humains un mode d'emploi des images, une trousse de premiers secours afin qu'ils ne se fassent pas avoir. Aujourd'hui, le vaccin anti-image-maligne est une urgence mondiale.



Coup de coeur de Fisheye pour des artistes tunisiens

Mehdi Ben Temessek, Photographe et Asma Bou Zayeni, Cheffe de projet

À chaque numéro, des membres de l'équipe de Fisheye font part de leur plus belle découverte. "Ma Méditerranée. Le sel accroche ma peau, le soleil danse sur l'eau, résonnant contre les falaises en écho. Entre ciel, terre et mer, l'horizon s'efface, laissant place à la madeleine familière d'une terre-mère, dans les criques secrètes du Cap Bon, en Tunisie. Là-bas, les évocations se gravent, indélébiles, dans la rétine et la mémoire comme les éclats de roche sous les pieds mouillés.

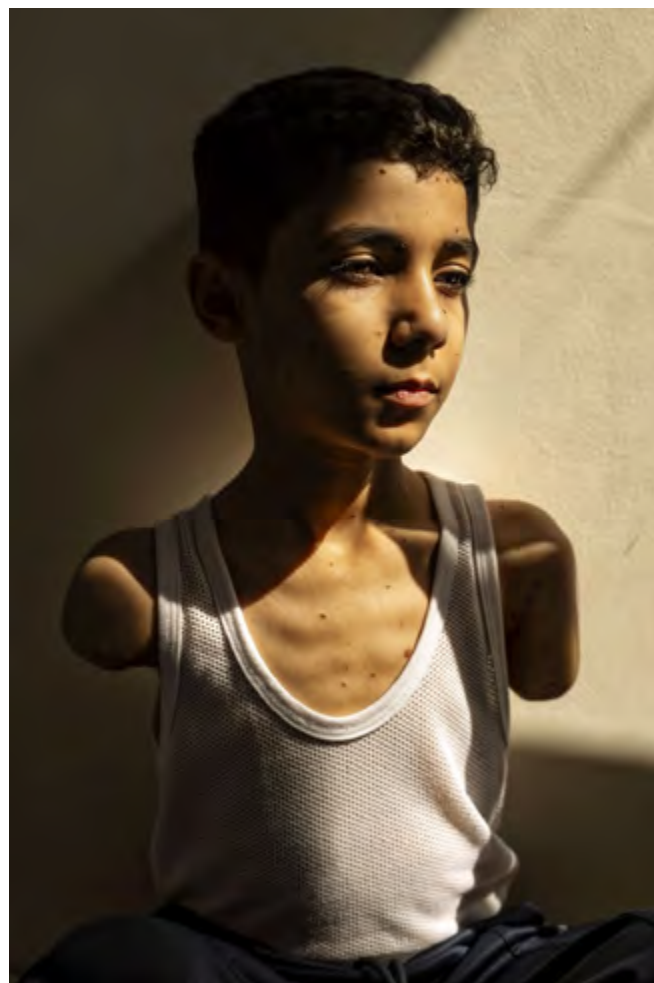
Le coeur dans les yeux, le photographe Mehdi Ben Temessek capture le corps en fluidité, délesté du poids du monde, bercé par une Mer d'huile [titre de la série, ndlr], entre apesanteur et immersion. L'image intrigue autant qu'elle apaise. Avec sa composition déroutante, elle entrouvre une fenêtre sur l'invisible. Une main s'étire, suspendue entre la surface houleuse et les galets silencieux des bas-fonds. Le galbe des jambes esquisse l'allure d'un mystère vers un hors-champ, troublant les repères et la cartographie des émotions. Le récit n'est livré qu'aux regards patients : une écriture photographique entre topographies humaines et sédiments naturels. La nostalgie d'un rêve éveillé m'emporte à Haouaria, où l'on se fond dans le paysage des criques secrètes, où la turbulence du monde se déverse en cascade dans la quiétude des bonnes ondes. Ce cliché, Doux remous, est une échappée vers les lieux et les liens d'appartenance, la force tranquille du sentiment géographique de trait d'union entre la Grande Bleue et moi-même. Peut-être est-ce un appel à y replonger corps, cœur et âme, et à laisser l'eau me définir, une fois encore.". Fisheye N°70



L'image de l'année 2025



Samar Abu Elouf (New York Times) est une photojournaliste autodidacte originaire de Gaza. Depuis 2010, elle documente la vie quotidienne, l'actualité et les profondes conséquences du conflit dans son pays. Elle a collaboré avec de nombreuses organisations internationales, dont le New York Times, Reuters, la NZZ et Middle East Eye.



Mahmoud Ajjour, neuf ans, Photo of the year 2025

Alors que sa famille fuyait une attaque israélienne, Mahmoud Ajjour, neuf ans, s'est retourné pour encourager les autres à continuer. Une explosion lui a sectionné un bras et mutilé l'autre. La famille a été évacuée au Qatar où, après des soins médicaux, Mahmoud réapprend à utiliser ses pieds pour jouer sur son téléphone, écrire et ouvrir des portes. Par ailleurs, il a besoin d'une assistance particulière pour la plupart des activités quotidiennes, comme manger et s'habiller. Le rêve de Mahmoud est simple : il veut recevoir des prothèses et vivre comme n'importe quel autre enfant.

Les enfants sont touchés de manière disproportionnée par la guerre. Office de secours et de travaux des Nations Unies (UNRWA) estime qu'en décembre 2024, Gaza comptait plus d'enfants amputés par habitant que n'importe où ailleurs dans le monde. Dès le début de la guerre, le Qatar, qui a donné la priorité au développement de son système de santé, a négocié des accords pour évacuer les personnes gravement blessées afin qu'elles y soient soignées. En mars 2025, plus de 7 000 patients avaient été évacués de Gaza pour recevoir des soins médicaux, mais au moins 11 000 autres y restaient en attente d'évacuation, selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Les personnes évacuées ont été emmenées vers des pays comme l'Égypte, la Jordanie, le Qatar et la Turquie.

Des dizaines de milliers d'autres ont été tuées et plus de 100 000 ont été blessées, selon les autorités sanitaires du territoire. Le système de santé, décimé pendant la guerre, est mal équipé pour les prendre en charge : en mars 2025, seuls 21 des 36 hôpitaux de Gaza restaient partiellement fonctionnels, selon l'OMS. Communiqué du World Press Photo.

Une photo qui brûle les doigts !

Coup de tonnerre dans le monde du photojournalisme. Un film-enquête intitulé « The stringer » affirme que l'image de Kim Phuc brûlée vive intitulée « La terreur de la guerre » ou « Napalm girl » prise le 8 juin 1972 à Trang Bang, n'est pas de Nick Ut comme le crédit le souligne, mais d'un autre photographe vietnamien. Le film de Bao Nguyen avance l'idée que Horst Faas, l'éditeur de l'agence AP à Saïgon, sentant le grand coup médiatique, a sciemment attribué la photo-choc à un « gars de la maison » qu'à un photographe occasionnel.

Le documentaire fait appel à INDEX, une ONG basée en France spécialisée dans enquêtes médico-légales, qui a conclu qu'il était « hautement improbable » que Nick Ut se soit trouvé dans la bonne position pour prendre la photo qui a remporté l'année suivante le très convoité Prix Pulitzer. Le vrai auteur serait Nguyen Thanh Nghe (portrait ci-contre, un pigiste vietnamien dont le nom apparaît sur d'autres photos prises ce jour-là diffusées par AP. Présenté au dernier festival de Sundance, le film a toute de suite provoqué une flambée de réactions. Retenons toutefois celles de quelques confrères, sites ou magazines spécialisés dans la culture photographique, qui se sont trouvés pris en tenaille entre deux principes auxquels ils tiennent tant.



Le dilemme met aux prises, la revendication des droits d'auteur aux photographes, quel qu'il soit leur statut, employé, contractuel, pigiste, et la défense des agences de presse. AP a publié sa propre enquête sur la controverse et a déclaré n'avoir « rien trouvé qui prouve que Nick Ut n'a pas pris la photo », mais a précisé qu'elle n'avait pas obtenu l'accès aux recherches du film. L'Associated Press a publié le 15 janvier 2025 sur son site cette mise au point signée Lauren Easton.

"L'Associated Press accorde de l'importance aux faits et prend avec le plus grand sérieux toute affirmation qui remet en question la véracité de son journalisme. Ayant connaissance de ce film depuis un certain temps, AP a consacré plus de six mois à une analyse approfondie de sa photo emblématique « La Terreur de la guerre », prise le 8 juin 1972 et considérée comme ayant changé le cours de la guerre du Vietnam. Dans notre quête des faits, nous avons également demandé pendant des mois aux réalisateurs de nous montrer l'intégralité de leurs documents sans conditions préalables, mais ils n'ont toujours pas accepté. Bien que nous n'ayons pas pu visionner le film, nous avons examiné les informations partielles qu'ils nous ont communiquées, ainsi que nos archives et les documents accessibles au public. Nous avons également interrogé sept témoins oculaires sur la route à Trang Bang et au bureau le jour de la prise de vue, ainsi que quatre autres personnes connaissant parfaitement les opérations d'AP au Vietnam et l'histoire de la photo. Nos recherches corroborent la version historique selon laquelle Nick Ut a pris cette photo. En l'absence de nouvelles preuves convaincantes du contraire, l'AP n'a aucune raison de croire que cette photo a été prise par quelqu'un d'autre qu'Ut.

Fidèles à nos valeurs d'exactitude, de responsabilité et de transparence, nous sommes prêts à examiner toute preuve. L'Associated Press s'engage à restituer fidèlement l'histoire de cette photo, l'une des plus importantes œuvres de photojournalisme du siècle dernier. "



PALMARÈS DE LA SORTIE À LA BELLE ÉTOILE

La 11^e balade ramadanesque du Club Photo de Tunis à eu lieu le 21 mars 2025. Cet événement incontournable a réuni amateurs et passionnés pour une immersion unique dans la médina de Tunis, alliant patrimoine, art et convivialité.

La manifestation s'est articulée autour de trois moments forts :

- La pré-balade, tenue le 19 mars, a vu les participants explorer les faubourgs de la médina, capturant des scènes vibrantes et inspirantes.
- La balade nocturne, le 21 mars, a offert aux photographes une occasion magique de révéler les secrets de la médina sous les lumières de la nuit.
- La soirée de clôture à Dar Ben Achour a couronné l'événement en projetant les œuvres des participants et en récompensant les talents dans plusieurs catégories. Le concours, et pour la première fois a été organisé en plusieurs sections et thématiques, a célébré la créativité des participants.

Le jury du concours : Kais Ben Farhat (Président), Anis Krabaa (Rapporteur), Amine Boussoffara (Membre), Nour Jallouli (Membre) et Ryadh Gharbi (Membre) a émis le palmarès suivant :



Catégorie Balade

1^e prix : Nourane Bouadjila

2^e prix : Emna Ben Salem

3^e prix : Manel Tahari

Catégorie prébalade

1^e prix : Mehdi Ben Gharbia

2^e prix : Baya Dhouib

3^e prix : Ramy Khayati



Thème : le contraste

1^e prix : Khaled Kanzari

2^e prix : Manel Tahari

3^e prix : Baya Dhouib



Thème : le désordre

1^e prix : Firas Ben Hmida

2^e prix : Rafika Mallouli

3^e prix : Manel Tahari

Thème : les invisibles

1^e prix : Emna Ben Salem

2^e prix : Nourane Bouadjila

3^e prix : Cheima Fezzani



Thème : surprise me !

1^e prix : Firas BenHmida

2^e prix : Kaouther Khadija Khouini

3^e prix : Azza Bani

SIDI MEHREZ, LE PROTECTEUR DE LA MÉDINA

Sidi Mehrez : l'homme, le saint, la légende

Au fond de la médina de Tunis, où l'histoire et la légende s'entremêlent, émerge la figure vénérée de Sidi Mehrez. Abû Muhammad Mahrez ben Khalaf, né en 951 à Ariana, transcende le simple statut religieux pour devenir un mentor spirituel, un saint soufi dont l'influence a profondément marqué l'âme de la médina.

Les récits populaires qui l'entourent tissent une trame de pouvoirs miraculeux, de guérisons prodiguées, de démons repoussés et de prédictions avérées. Après sa disparition, son mausolée est devenu un lieu de pèlerinage, un havre de paix où les âmes en peine trouvent réconfort et apaisement.

Le mausolée de Sidi Mehrez, le refuge des âmes

Où le temps semble s'être suspendu, se dresse le mausolée de Sidi Mehrez comme un écrin de tranquillité et de spiritualité. Les Tunisiens, tous genres culturels et sociaux confondus, malgré toutes leurs différences, ce lieu sacré les réunit, fidèles à leur héritage, continuent de se tourner vers sa tombe, chacun y cherche quelque chose de précis lors de sa visite.

Cette dévotion, ancrée dans la culture locale, fait de Sidi Mehrez un gardien spirituel intemporel, un protecteur dont la présence se ressent à chaque coin de mausolée.

Dès que l'on franchit le seuil du mausolée, un passage imprégné des senteurs envoutantes de l'encens tunisien s'ouvre devant toi, guidant tes pas vers une atmosphère de recueillement exceptionnelle où se dévoile une majesté architecturale digne de respect. La lumière, douce, filtrée à travers les vitraux anciens, caresse les murs, les coupoles en stuc, sculptées avec précision, les inscriptions coraniques, invitant à la méditation, créant une ambiance de mystère et de soulagement.

Le son des fidèles s'élève, avec des mots insaisissables, entre prières et invocations, enveloppant l'écho des pas sur les tapis usés. Les versets du cœur, cherche la bénédiction du saint, trouve réconfort et apaisement près de sa tombe. La flamme vacille, s'éteint. Une lueur noire disparaît, et un nouveau souffle renaît.

En sortant par la petite trappe, empli d'ambition, l'âme soulagée, trouve enfin sa renaissance.



Photographie Aziz Boutrif



Photographie Maram Boulakbech



Photographie Maram Boulakbech

À l'extérieur, la continuité s'impose naturellement. En sortant, une autre petite porte arquée s'ouvre sur une cour verdoyante, un monde parallèle où règnent la sérénité et la tranquillité. Les rayons dorés du soleil, délicatement tamisés par les feuillages d'arbustes, baignent cet espace d'une lumière douce. Cette petite cour devient comme étant un théâtre de calme et de vie en même temps pour chaque âme qui la traverse .

La mosquée de Sidi Mehrez : un joyau de spiritualité et d'architecture

À quelques pas du mausolée, notre voyage se poursuit vers la mosquée Sidi Mehrez, un chef-d'œuvre architectural qui témoigne de la grandeur de sa spiritualité. Ses coupôles et ses minarets s'élèvent vers le ciel en pleine symphonie tandis que sa cour intérieure offre un espace de paix et de contemplation. Le tout raconte une histoire, celle d'un homme saint, Sidi Mehrez, dont la présence spirituelle continue d'imprégner les lieux.

En quittant ces lieux sacrés, on emporte avec soi un fragment de cette atmosphère unique, un souvenir des murs anciens, des parfums d'encens et des murmures de prières persistent non seulement dans l'âme mais aussi dans la mémoire.

Maram Boulakbech & Aziz Boutrif



Photographie Aziz Boutrif



Photographie Aziz Boutrif



Photographie Maram Boulakbech



Photographie Aziz Boutrif

PHOTO OBSESSION

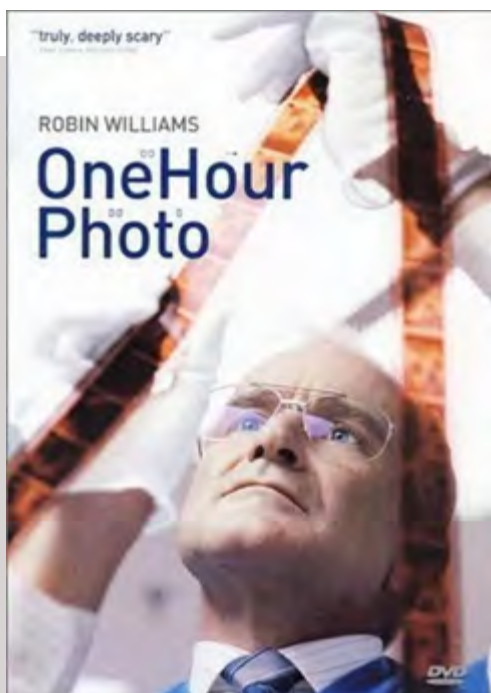
de Mark Romanek



En voix off, voici une réflexion de Sy - employé d'un laboratoire de développement de films pour amateur - le principal personnage du film *Photo Obsession* incarné par Robin Williams : « Les photos de famille montrent toujours des visages souriants, naissances, mariages, vacances, anniversaires... Joyeux anniversaires d'enfants. Les gens prennent en photo les plus beaux moments de leur vie. Celui qui regarderait notre album de famille en conclurait que nous avons vécu une existence heureuse sans aucun malheur. Personne ne prend en photo les moments qu'il veut oublier. », alors vérifie ton sourire !

Robin Williams nous a habitué à incarner des personnages hauts en couleur, aux sentiments expansifs, extravertis influençant durablement ceux qui s'en approchent. *Good Morning Vietnam*, *Le Cercle des poètes disparus*, *Will Hunting* et *Madame Doubtfire* lui valent plusieurs nominations et récompenses aux grands prix du cinéma. Abonné aux rôles de personnages sympathiques, c'est la première fois que Robin Williams se met dans la peau d'un individu effacé, maniaque de la précision, n'ayant ni famille, ni ami, ni voisin. Sa vie se réduit à ses heures de travail, où il côtoie une clientèle hétéroclite venant déposer leur film photo du week-end puis récupérer leur pochette de tirages.

La vie de Sy se déroule exactement comme le procédé gérant la développeuse de photographie ; mécanique et silencieuse, précise et sans à-coup ! Un peu comme son hamster qui fait tourner la roue frénétiquement. Le réalisateur plonge le spectateur dans le monde de la photographie à travers des plans judicieusement bien pensés, à commencer par la première scène, où on assiste à la réalisation du portrait de Sy pour l'identité judiciaire, avec un dispositif automatique. Plus tard, la caméra nous emmène à l'intérieur de la développeuse pour être témoin du déroulement du processus de tirage. Vers la fin du film, Sy se protège avec combinaison, gants et masque à oxygène pour aller transvaser le liquide de développement usagé afin de récupérer l'argent ! Ceux qui ont pratiqué le développement à grande échelle n'ont pas oublié cette opération qui consiste à recueillir le dépôt d'argent qui n'a pas été exposé à la lumière lors de la prise de vue.



Titre	Photo obsession
Titre original	One Hour Photo
Réalisation	Mark Romanek
Scénario	Mark Romanek
Acteurs principaux	Robin Williams Connie Nielsen Michael Vartan
Photographie	Jeff Cronenweth
Montage	Jeffrey Ford
Musique	Reinhold Heil
Production	et Johnny Klimek Stan Wlodkowski, Pamela Koffler et Christine Vachon
Genre	Thriller
Durée	96 minutes
Sortie	2002
Distinctions	Festival de Deauville 2002 : Prix spécial du jury

Synopsis : Sy Parrish est un homme effacé et timide qui dirige depuis des années le laboratoire photo de SavMart, une grande surface. Il vit seul, adore son métier et fait preuve de perfectionnisme dans sa manière de développer les négatifs. Des centaines de photographies, sur lesquelles figure la famille Yorkin, tapissent les murs de son logement. Depuis des années, les Yorkin viennent en effet porter leurs pellicules à SavMart. Ces derniers symbolisent la famille de banlieue parfaite et Sy ne peut s'empêcher de suivre leur évolution à travers les doubles de leurs photos...

Photo obsession, dont le titre original est One Hour Photo est moins explicite, est une autopsie du caractère maniaco-dépressif d'un individu victime de son enfance traumatisée. Sy a installé un mur d'images chez lui, où l'on peut voir la vie d'une famille américaine, heureuse, fêtant mariages, naissances, anniversaires et jouissant de ses vacances... Exactement comme ce que l'on fait de nos jours sur Facebook, sauf que ce film a été réalisé deux ans avant le lancement du réseau de Mark Zuckerberg !

Un scénario prémonitoire de ce que sera le monde. Un vaste recueil de souvenirs, n'ayant que peu de ressemblance avec la réalité. Tel un curriculum vitae qui ne recense que les réussites, l'album de famille ou le mur Facebook, ne montrant que les moments de joies, ne seraient qu'hypocrisie !

Le processus de la vie de Sy, à l'instar de la développeuse de films, fonctionne sans problème. Mais un jour, un grain de sable vient perturber la mécanique. Deux faits illustrent ce point de rupture, un écart de 0,3 de cyan dans le filtrage de base de la développeuse et une fissure dans le parebrise de sa voiture. Cela nous rappelle ce qui arrive au personnage joué par Michael Douglas dans *Chute libre*, le film Joel Schumacher, sorti en 1993, qui "pète les plombs" à cause d'un embouteillage lors d'une journée où il faisait trop chaud.

Pour Sy, les Yorkin, couple avec un enfant, sont le modèle de la famille parfaite. Mais un jour, grâce à sa mémoire des visages, cultivée par la relation avec la clientèle et les images qu'elle rapporte, il se rend compte que l'image idyllique qu'il avait des Yorkin est caduque. Le monde vu à la loupe est parsemé de crimes et de délits, à la manière de ce qui advient dans *Blow-Up* le chef-d'œuvre d'Antonioni !

Hamideddine Bouali

ET LA LUMIÈRE FUT !

Selon le récit de la genèse, alors que tout n'était que ténèbres et néant, le mot d'ordre qui donna existence à tout était : la lumière. « Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut ! » Symbole de tous les commencements, la lumière est dès lors synonyme de vie, d'entame et de vérité. C'est peut-être la raison pour laquelle, dans sa longue quête de sens, l'Homme n'a pas cessé de chercher la lumière dans son sens propre et figuré. Voulant à tout prix révéler les secrets du monde et percer ses mystères, il a fini par inventer la photographie. Il suffit d'ailleurs de regarder l'étymologie grecque de ce mot qui veut littéralement dire « écrire avec la lumière » pour voir le lien.

En effet, dans le monde de la photographie, la lumière est bien plus qu'un élément technique nécessaire à la révélation des sujets photographiés. Il s'agit de l'ingrédient principal voire de la potion magique qu'il faut savoir doser pour accéder au sens et mettre à jour le parti pris du photographe. L'exemple que nous proposons dans cet article file la métaphore. En mettant en scène une atmosphère de sérénité et de recueillement, il joue sur les contrastes entre un arrière-plan sombre, plongé dans le noir, et un faisceau de lumière centré sur le premier plan. Prise par Houda Almacharga, à Amman en Jordanie, à la mosquée du roi Abdallah, cette photo faite à l'occasion du mois de Ramadan illustre parfaitement la quête de paix intérieure recherchée dans les lieux de culte.

Presque aussi vieux que le monde ce besoin de sérénité et de paix, a toujours été l'objet de quête de l'Homme égaré et seul. L'idée de se vouer à une ou plusieurs divinités omnipotentes capables de veiller sur les hommes est d'ailleurs née de la peur de solitude et du néant. Progressivement et au fil du temps, l'Homme a commencé à vouloir donner forme à cet être métaphysique. Et si cela s'est d'abord manifesté sous forme de dessins, de représentations et de gravures de créatures mythiques et d'êtres surnaturels sur les murs des cavernes, il a fini par s'illustrer de façon abstraite par un rayonnement de lumière aveuglante venue du ciel.

Dès lors toute volonté de se rapprocher du divin suppose le renoncement aux attraits du monde bas, synonyme des ténèbres et d'égarement et privilégie la purification de l'âme afin d'accéder à la lumière du monde céleste ; havre de paix et promesse de salut. Idée qu'illustre parfaitement cette photo qui concentre la lumière sur l'homme agenouillé en prière, qui semble recueillir dans ses mains et son âme la clarté d'une révélation divine, laissant ainsi derrière lui l'obscurité et le doute. La simplicité de sa bure en laine noire montre non seulement le rôle du dépouillement presque ascétique dans l'accès au nirvana, mais encore le contraste entre la tête siège de l'esprit et le corps vecteur des sens.



La photo plonge le bas dans une obscurité qui le fond dans le cadre général mettant ainsi en valeur la lumière qui éclaire le visage du prier qui s'élève à mesure de se prosterner. Cette forme de mysticisme constitue d'ailleurs l'un des thèmes majeurs de la littérature existentialiste. Elle n'est pas sans rappeler tout l'héritage soufi, mais aussi un titre phare de Mahmoud Messaadi *"Abou Hourayra prit la parole et dit..."* (traduit par Béchir Garbouj) dans lequel le héros habité par un mal-être existentiel, tente plusieurs expériences afin de trouver la paix et donner sens à sa vie. Se proclamant de Ghazali et Ibn Arabi, Messaadi plonge son héros dans l'expérience de plénitude dans un monastère appelé « le monastère des Vierges » un lieu perché sur une montagne détachée de la terre et difficile à atteindre dans lequel Abou Hourayra essaye de se libérer afin d'atteindre l'union avec Dieu.

Ce clin d'œil littéraire prouve encore une fois la permanente transversalité des arts et leur capacité à entrer en communication. Un photographe a beau choisir son angle de vue, sa photographie reste une invitation ouverte à une multitude d'interprétations et de lectures possibles selon le regard du spectateur.

**Texte Iliadha B. M.
Photo Houda Almacharga**

POUR UNE POÉTIQUE DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Thèse de doctorat de Myriam Berhouma

La thèse de doctorat « Pour une poétique de la photographie dans les œuvres littéraires », soutenue par Myriam Berhouma le 10 novembre 2017, s'inscrit dans le domaine de la littérature comparée.

Réalisée en cotutelle entre l'Université Jean Moulin Lyon 3 et l'Université des lettres, arts et sciences sociales de Tunis I, cette recherche explore la place de la photographie dans les récits littéraires et sa contribution à une poétique de l'image.

Sous la direction de Laurent Mattiussi et Sonia Zlitni-Fitouri, la thèse a été évaluée par un jury composé de chercheurs spécialisés, dont Kamel Skander, Badreddine Ben Henda et Catherine Milkovitch-Rioux.

En étudiant les interactions entre texte et image, Myriam Berhouma met en lumière le rôle de la photographie comme vecteur de mémoire et d'imaginaire littéraire.

FICHE DE PRÉSENTATION

Université Jean Moulin Lyon 3 et l'Université des lettres, arts et sciences sociales de Tunis I

La thèse de doctorat de Myriam Berhouma a été présentée et soutenue publiquement le 10 novembre 2017 pour l'obtention du titre de docteur de Université des lettres, arts et sciences sociales de Tunis I en Littérature et civilisation française.

Sous la direction de : Laurent Mattiussi et Sonia Zlitni-Fitouri

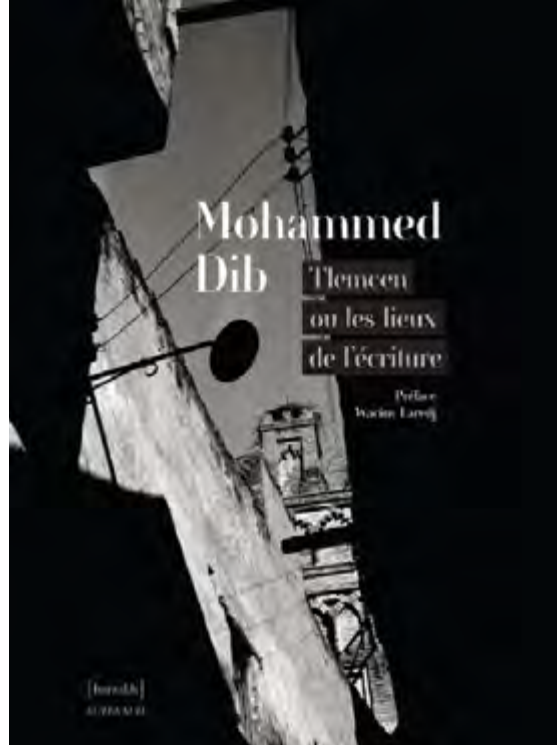
Membres du jury : Kamel Skander, Badreddine Ben Henda et Catherine Milkovitch-Rioux.

RÉSUMÉ

Cette thèse s'inscrit dans les études comparées pluridisciplinaires, alliant la littérature à un outil d'expression artistique, la photographie. Les démarches comparatistes ont contribué à l'émergence d'idées et d'axes d'analyses exclusifs que l'analyse traditionnelle ne permettait pas, d'où la naissance de la littérature générale et comparée en tant que discipline. Celle-ci s'ouvre à d'autres disciplines, instaurant un dialogue pluridisciplinaire au cœur de la littérature. Ainsi, la littérature devient apte à s'allier, dans une démarche comparatiste, à la peinture, au cinéma ou à la photographie. Cette thèse vise à instaurer un dialogue entre la littérature francophone maghrébine et la photographie. En s'appuyant sur un corpus puisé dans la littérature maghrébine contemporaine, elle élucide la subtilité de ce dialogue. La photographie a bouleversé le rapport à l'image dans la tradition maghrébine. Plusieurs ouvrages postcoloniaux mettent en scène des œuvres photographiques, témoignant d'une relation nouvelle à l'image, comme dans les travaux de Leïla Sebbar (*Mes Algéries en France*) et les écrits de Mohamed Dib (*Tlemcen, ou les lieux de l'écriture*). Le rapport à l'image est très présent dans ces textes : des témoignages émergent à travers des descriptions réalistes d'espaces et de scènes écrites, orchestrées par une fiction qui respecte les fonctions diégétiques d'un roman. La relation du texte à l'image renvoie au lien texte/archive. La photographie est alors une « archive » que le romancier francophone réinvestit dans un récit contemporain. Cette approche questionne la fonction « génératrice » de la photographie : quelle photographie a généré tel texte ? Quelles techniques sont utilisées pour la mettre en scène ? La littérature postcoloniale acquiert une notoriété non négligeable.

Recourant encore à la langue du colon, elle devient un genre littéraire et artistique à part entière. La photographie jalonne ces œuvres, intuitivement, pour garder une trace, une empreinte d'un passé houleux. Trois auteurs, trois univers littéraires aux divergences et convergences : à travers une démarche intersémiotique, cette thèse explicite la poétique de la photolittérature dans *Le Démantèlement* de Rachid Boudjedra, *L'Incendie et Tlemcen ou les lieux de l'écriture* de Mohammed Dib, et *Journal de mes Algéries en France* et *La Jeune fille au balcon* de Leïla Sebbar.

La photographie n'est plus un simple support illustratif. Elle est tatouée dans l'écriture, le langage et l'être des auteurs. L'écrivain maghrébin postcolonial devient un photographe scriptural, réinvestissant son regard dans une écriture où l'image est omniprésente. Même en l'absence explicite de photographie, celle-ci transparaît à travers la mise en scène des espaces et des personnages. Le texte dépasse la simple description pour adopter une écriture ekphrastique, où l'auteur décrit les composantes d'un cliché qu'il nous donne à voir à travers ses mots.



PROBLÉMATIQUE

Comment la photographie, lorsqu'elle est intégrée dans les œuvres littéraires, contribue-t-elle à une poétique de l'image, et comment cette rencontre modifie-t-elle la perception du récit, de l'identité et de la mémoire dans la littérature ?

MOTS-CLÉS

Photographie, littérature, poétique de l'image, narratologie, représentation visuelle, description littéraire, mémoire.

AVIS SUR LE SUJET DE LA THÈSE

Cette thèse explore avec finesse le dialogue entre la littérature francophone maghrébine et la photographie. En s'appuyant sur les œuvres de Rachid Boudjedra, Mohamed Dib et Leïla Sebbar, elle démontre comment l'image s'intègre au texte littéraire, non pas comme un simple ornement, mais comme un élément structurant du récit.

L'un des aspects les plus intéressants de cette recherche est l'idée que la photographie agit comme une archive, un témoin du passé qui influence l'écriture. Dans une littérature postcoloniale où la mémoire occupe une place centrale, l'image devient un outil puissant pour interroger l'histoire et l'identité. La réflexion sur l'écriture ekphrastique, où le texte donne à voir une scène comme une photographie, apporte une nouvelle lecture de ces œuvres. Cependant, l'étude aurait pu s'ouvrir à un corpus plus large, intégrant d'autres auteurs ou périodes pour élargir la perspective. De plus, la place de la réception par le lecteur face à cette interaction texte-image aurait mérité un approfondissement. Néanmoins, cette approche pluridisciplinaire renouvelle notre perception des liens entre texte et image et constitue une contribution précieuse aux études littéraires et visuelles.

Nour Elhouda Jallouli

REPENSER L'APPAREIL-PHOTO

Si vous demandez à un enfant aujourd'hui de dessiner un appareil-photo, il est fort probable qu'il dessinera un carré abritant trois ronds. C'est vous dire l'impact qu'ont eu les smartphones et spécifiquement l'iphone sur la photographie, et son appréhension par les masses. En soi, ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. Cela est en train de forcer les fabricants, majoritairement nippons, à quitter leur zone de confort et commencer la réflexion sur les appareils-photos de demain. Seront-ils des blocs noirs d'alliage de magnésium et de polycarbonates de bonne facture flanqués de protubérances en verre, ou s'inspireront-ils des nouvelles tendances technologiques en design et ergonomie ? C'est tout le propos de cet article, à la lumière de nouvelles sorties récentes porteuses de nouvelles pistes à explorer.

Il faut dire que les photographes sont plutôt des nostalgiques, souvent tournés vers le passé. Peut-être une réaction inconsciente à la domination nouvelle du format vidéo et ses implications sur le domaine. L'esthétique photographique, même de nos jours, tient davantage de la peinture classique que des nouveaux arts visuels notamment numériques.

D'aucuns s'évertuent même à reconstituer les conditions de création des grands photographes en embrassant les marques historiques associées à leurs œuvres comme Leica ou Zeiss, même si ce choix s'accompagne de grandes concessions et les prive des facilités rendues possibles par la technologie, comme l'autofocus, les automatismes d'exposition et même le numérique. Comme les mélomanes ne jurent que par le son des disques en vinyles, les photographes blasés par l'aseptisation du processus de création ont ressorti des tiroirs leurs pellicules de film périmées et retrouvé le doux dégradé des hautes lumières et le grain organique des hautes sensibilités.



Boitier Leica

La marque Pentax, qui avait raté le virage sans miroir pousse le bouchon (d'objectif) jusqu'à sortir un nouvel appareil argentique de tradition, le mignon, je reconnais, Pentax 17. Certains constructeurs, plus pragmatiques, ont surfé sur la vague en habillant leur électronique moderne de lignes désuètes.

Les succès de la gamme X100 de Fujifilm, ou du dernier Nikon Zf ne sont pas là pour leur donner tort. Ils ne vendent pas seulement des hybrides photo-vidéo, mais aussi des hybrides passé-présent.

Winter is coming !

Mais les fabricants d'appareils-photos le savent. Ces demi-mesures ne peuvent être que provisoires. Entre-temps, les smartphones continuent leur révolution avec des algorithmes de plus en plus sophistiqués, des capteurs de moins en moins petits et un rendu qui finalement floute les frontières entre photographie mobile d'appoint et usage professionnel. Y aura-t-il une réponse d'orgueil de l'industrie de la photo, ou va-t-elle continuer à faire la sourde oreille et à traire la vache à lait de plus en plus chétive ? Nous faisons un tour d'horizon des propositions les plus prometteuses de ces dernières années.



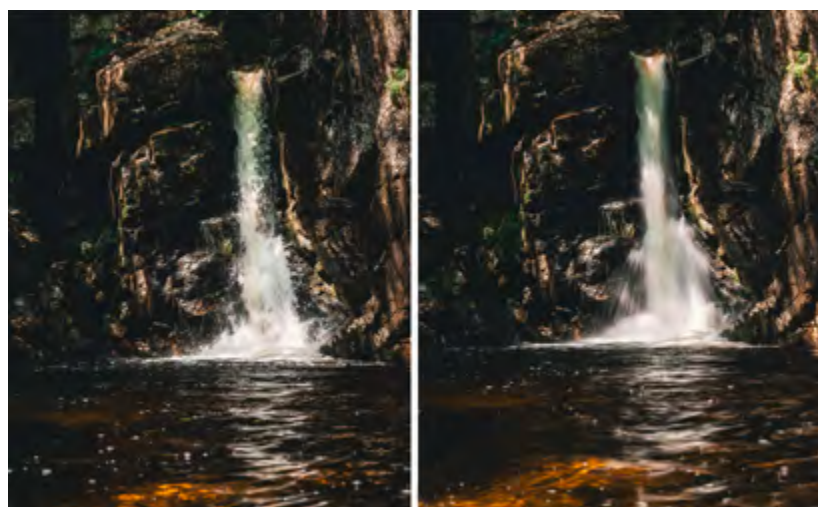
L'avantage du M43

Un appareil-photo qui se fait oublier ?

Quiconque a déjà fait de la photographie d'événement avec deux appareils munis de deux objectifs lumineux autour du cou sait le fardeau que c'est de traîner les appareils-photos professionnels actuels. C'est en réponse à ce constat que le système Micro quatre tiers (M4/3) a été lancé en 2008 par Panasonic et Olympus. L'idée était simple ; avec un capteur plus petit mais qualitatif et un tirage mécanique réduit on pouvait concevoir des appareils plus petits et qui chauffent moins, mais surtout des objectifs beaucoup

moins encombrants. L'équivalent 70-200mm f2.8 de Panasonic est 3 fois et demi moins volumineux que le même objectif en plein format. Imaginez le confort que cela procure à un photographe de nature ou un aventurier-randonneur.

Malheureusement, Olympus et Panasonic ont perdu de vue cet avantage et se sont mis à concurrencer les autres systèmes avec des appareils de plus en plus volumineux. Des bijoux comme les Panasonic GM1 ou GM5 n'ont pas fait long feu dans leurs gammes.



Olympus Live ND

Pourtant de tels appareils auraient pu plaire aux créateurs de contenu d'aujourd'hui qui ont appris la photographie sur leurs téléphones.

Des appareils plus ingénieux

Dans le monde de la téléphonie, on parle de « computational photography ». Ce sont toutes les prouesses logicielles qui permettent de rattraper la petite taille du module photo du téléphone. Plusieurs photos sont empilées pour améliorer la dynamique, éliminer le bruit, créer des panoramiques sans effort. Imaginez ce que ces algorithmes feraient au cœur d'appareils-photos beaucoup mieux équipés. Samsung avait bien lancé la monture NX mais sans faire profiter cette branche de la R&D des appareils Galaxy, et il y a aussi eu à un certain moment une rumeur insistante à propos d'un appareil-photo Apple qui n'aurait jamais dépassé le stade du prototype. Pourtant les quelques tentatives sont extrêmement bien reçues. Olympus est en tête de file avec sa technique « Live ND » permettant d'imiter un filtre ND (jusqu'à ND16). Cela permet de réaliser des poses longues en pleine journée, et à main levée même aidé en cela par la stabilisation hors du commun de la marque.

Un autre mode, le " High Res " exploite cette même stabilisation pour obtenir, en déplaçant le capteur de manière contrôlée, des photos de très grande résolution. On peut même se passer du

trépied puisque l'appareil est capable d'aligner des photos de composition légèrement différente. L'Intelligence Artificielle ouvre aujourd'hui un monde de possibilités qui n'est pour le moment exploité que pour la mise au point prédictive et la reconnaissance de sujet, mais ce serait vraiment un manque à gagner énorme de ne pas l'exploiter dans d'autres modes créatifs sur nos appareils.

Le rapprochement du smartphone

La plupart des smartphones sont basés sur le système open source Android. Qu'est-ce qui empêcherait Nikon ou Canon de l'adopter et l'adapter aux besoins spécifiques de la photographie ? Malheureusement les quelques ébauches d'expérimentations ont plutôt été menées par de petites firmes chinoises avec moins de moyens et de savoir-faire. Le dernier rejeton en date est le Yongnuo YN455, une sorte de centaure mi smartphone mi appareil-photo qui semblent avoir été greffés l'un à l'autre sans adaptation des deux univers.



Yongnuo YN455

Vu de face, il semble être un appareil classique, mais un énorme écran tactile domine l'arrière et centralise presque toutes les commandes avec une interface plutôt bien pensée. Le Frankenstein permet aussi de consulter Instagram, de stocker ses prises sur Google Photos et d'utiliser toutes les applications du Play Store, même celles qui n'ont rien à voir avec la photo. Avec son capteur M4/3, il permet de prendre les plus belles photos sur smartphone, et avec son interface Android il offre la meilleure connectivité observée sur un appareil-photo ; en attendant que la prochaine itération apporte plus de cohérence et soit plus que la somme de deux corps distincts.

A cet égard, l'approche de Xiaomi est plus aboutie. Le géant chinois de la téléphonie vient de présenter au dernier salon des télécommunications, le Mobile World Congress, un prototype d'appareil-photo modulaire qui peut se fixer magnétiquement au dos du dernier flagship du constructeur et qui est immédiatement reconnu par le téléphone et permet un échange de données à la vitesse de 10 Gbits/s grâce à la nouvelle technologie Laserlink. Le module photo de dimensions assez ramassées comprend un capteur M43 de 100MP, la plus haute résolution jamais embarquées sur un tel capteur, et ils ont le bon-goût de lui associer une focale fixe équivalente à 35mm et ouvrant à f1.4. Dans cette approche, c'est l'appareil-photo qui est invité dans le royaume des composantes électroniques miniaturisées et des lignes de code optimisées. Mais loin d'être l'éléphant dans un magasin de porcelaine qu'est le module photo intégré protubérant des fins smartphones modernes, ce module externe peut rester dans une poche séparée, et n'être associé que lorsqu'une occasion de photo se présente, en le fixant au dos de l'appareil. De la fluidité de ce process, et la stabilité du couplage dépendra le succès de ce produit, encore faut-il que Xiaomi soit convaincue de la bonne réception du marché, et n'enterre pas le bébé dans le ventre.



Xiaomi concept

Revu de fond en comble

Et si on ne voulait pas choisir entre l'immédiateté du téléphone et la sophistication de l'appareil-photo classique, entre la nostalgie de l'âge d'or de la photo et les promesses des nouvelles technologies, entre le design de l'objet d'art et l'ergonomie de l'outil professionnel. Et si on prenait le temps de trier le bon grain de l'ivraie dans l'histoire riche de cette industrie pour faire table rase du concept d'appareil-photo et le réimaginer dans ses moindres détails, immaculée conception libre de tous soupçons d'hérésie. Cet effort ne pourrait venir des grands acteurs soucieux de satisfaire leur base existante d'utilisateurs. Seul en est capable un intervenant pour qui le boîtier ne représente pas l'essentiel de son métier, comme l'opticien japonais Sigma.

Ce dernier n'a plus à faire les preuves de sa maîtrise et de son innovation, notamment avec sa ligne d'objectifs ART aux performances de haute volée et au prix plus raisonnables que les Nikon, Sony et Canon de ce monde.

Mais Sigma n'a jamais caché son intérêt de créer ses propres boîtiers pour maîtriser



L'avant du Sigma BF

toute la chaîne de production de l'image, un petit peu à la manière d'un Apple qui veut optimiser le hardware pour son software. Libre de tout impératif marketing, la firme nipponne s'est donnée à cœur joie, multipliant les expérimentations et les concepts out of the box. C'était d'abord le capteur Fovéon en 2002 offrant une alternative au capteur Bayer et extrayant la meilleure qualité d'image possible à basse sensibilité de

leurs optiques grâce à un arrangement superposé des filtres de couleur. Dans le viseur de l'opticien, il y avait aussi la compacité des appareils-photos pour s'accommoder davantage de la photographie plaisir par opposition à la pratique purement professionnelle. Le mal compris Sigma FP de 2019 était un premier pas dans cette direction, délesté de toutes les fioritures, faisant même l'impasse sur l'obturateur mécanique, pour aboutir à l'appareil-photo plein format le plus minuscule du marché.

À l'époque, ils ciblaient surtout les vidéastes intéressés par la portabilité du système et l'intégration du boîtier dans des « rigs » de tournage, mais depuis Sigma a rebattu ses cartes, renoué avec son ART, et décidé de proposer un produit plaisir sans équivoque. Ils l'ont même qualifié de « Belle sottise » en référence au concept hédoniste de « la cérémonie du thé », c'est un appareil qui se focalise sur le bonheur de déclencher, et la pratique plus personnelle et jouissive de la photographie.



L'arrière du Sigma BF

Le Sigma BF, sous ses allures de caprice royal, inaugure en fait une nouvelle vision du constructeur japonais, un concept qui n'est pas sans nous rappeler la firme de Cupertino. Comment ne pas faire le rapprochement avec Apple à la vue de ce boîtier unibody en aluminium, usiné à partir d'une seule pièce de métal grâce à un procédé si compliqué que Sigma n'est en fait capable d'en produire que 7 unités par jour. Les lignes simples de l'appareil et son design industriel sont en fait l'extension de son approche ergonomique, sobrement désignée « One finger ». Toutes les commandes de l'appareil tombent sous le pouce sur le panneau arrière, aidées en cela par une interface logicielle sur l'écran arrière qui rappelle celle des applications photo des smartphones. Une fois les paramètres rentrés sur l'écran, on peut entièrement les désactiver et se contenter des commandes physiques, d'abord la roue codeuse, mais aussi des boutons à retour haptique, une première sur un appareil-photo inspirée encore une fois de ces satanés iPhones.

Un utilisateur des produits Apple trouverait ses marques en quelques secondes sur le Sigma BF ; un utilisateur que l'absence de viseur d'aucune sorte ne fait pas sauter au plafond, parce qu'il a de toutes les manières toujours composé ses photos à bout de bras. Coiffé d'un objectif minuscule de la gamme « I » de Sigma avec sa bague d'ouverture crantée et son fût métallique, le Sigma BF est simplement irrésistible et fin prêt pour vous accompagner partout où vos envies vous emmènent. Un petit bijou pour ceux qui ont déjà croqué la pomme interdite, et pour qui l'appareil-photo ne fait pas seulement des images, il soigne la leur.



Un Daguerreotype, fabriqué en 1839 par Susse Frère

Le fin mot de l'histoire, le smartphone supplantera-t-il les appareils-photos classiques ? ou amènera-t-il ces mammoths à muter pour épouser les codes esthétiques et ergonomiques qu'il a inaugurés ? Rien de moins sûr dans un sens comme dans l'autre malgré toutes les expérimentations. La vérité est que les photophones ne font que peaufiner cette même vieille technique d'exposition mise en lumière par Daguerre il y a presque deux siècles. La photographie attend toujours sa technologie de rupture qui signera une transition indolore vers de nouveaux modes de capture d'image, et qui fera éclater définitivement le corps de l'appareil-photo classique. Cela finira sûrement par arriver, et là peu importe la forme que cela prendra, l'essentiel est que cette révolution n'emporte pas au passage le plaisir de déclencher.

Tarek M'rad

UN SUJET, ÇA SE PRÉPARE !

Cette fois je vais juste apporter quelques notes pour vous indiquer éventuellement de nouvelles pistes... 25 ans à accompagner des reporters sur leur travail, ça laisse des traces !

Au fait, ne JAMAIS parler de « matos » : au sortir des divers clubs, ça n'intéresse personne, surtout dans le monde de l'image. Parler technique à un rédacteur, une icono(graphe) ou un éditeur vous fermera la porte !

Pourquoi ce thème cette fois-ci ? Parce que je vois trop souvent des images uniques, liées à rien de particulier, donc sans angle ou choix pour aborder un sujet, donc qui sombrent dans le néant. Méfiez-vous des sirènes des likes sur les réseaux sociaux, elles vous induisent en erreur, vous éloignent de votre travail ou passion créatrice. D'ailleurs ces réseaux organisent des prix qui vous enferment dans ces images orphelines et démarches stériles. A vous de voir...



Pierre Gassin par Mounir Ben Hadj Khalifa

C'est quoi un sujet ?

Un écrivain raconte une histoire, un cinéaste s'aide d'images, de sons et du montage pour le même résultat. Et le photographe ? Pour moi c'est la même chose. C'est aussi un conteur, avec une notion de temps différente. Les images sont des mots, des ambiances. J'exprimais en cours sous forme de boutade : Un tout petit sujet, traité avec légèreté et subtilité sera poétique, voire sublime, alors qu'un grand sujet traité en technique et sans âme sera vulgaire. Chercher aussi l'exclusivité d'un sujet unique, c'est le phantasme de la presse, mais est-ce vraiment important ?

90% des scénarios de film c'est l'amour, avec maitresse ou amant, et dindon de la farce... Et pourtant tous ces films sont différents. C'est la façon d'aborder le sujet, de raconter l'histoire qui compte. Je suis admiratif de la production féconde de Robert Guediguian. Depuis 40 ans il prends souvent le même sujet : femme amant etc, dans le même cadre (son village natal de l'Estaque, près de Marseille), avec pourtant un accent à couper au couteau, et les mêmes comédiens : Mariane Askaride (sa femme), Jean-claude Daroussin, Claude Meylan. Chaque film est une merveille d'humanité. Son dernier sort maintenant : « La pie voleuse ». J'avoue ne pas comprendre comment il fait. Impossible d'analyser, dès les premières minutes on est happé par l'histoire, les personnages. Une arche d'humanité.

Bref, puisque vous êtes libres de choisir, essayez de trouver un sujet très simple, près de chez vous, et imaginez une histoire, même abstraite, et laissez-vous porter... N'oubliez pas quand-même la matière principale d'une image : la lumière !

Recherche

Vous comprendrez ainsi que ce n'est pas (que) le sujet qui compte, mais ce que l'on en fait. A trop chercher ce que l'on n'a pas vu (ce qui devient rare), vous perdez la qualité du regard. Justement, avant de démarrer un reportage, il faut chercher un peu, se renseigner, apprendre...

Je sais que pour mon ami Reza (grand reporter), c'est sa femme qui effectue une recherche sémantique, avec les nuances de traduction dans les pays frontaliers. Un mot est précis, mais avec plusieurs nuances. Français vivant en Tunisie, je peux vous confirmer que c'est important. « Tant pis » est gentil et mignon en France, ici c'est une insulte. Entrer dans un commerce sans dire Salam, est une agression, en France si le commerçant ne dit pas bonjour le premier, on quitte ! Ce n'est pas si anodin. Les mots permettent de comprendre les mentalités.

Les gestes comptent aussi. Il y a beaucoup de sociologie dans la photographie. Traiter de l'humain c'est aller vers lui, et l'observer. À ce sujet je vais conseiller un livre que j'ai fait lire à tous mes élèves : La danse de la vie – Edward T Hall. Il ne traite justement pas de photo, mais c'est une merveille d'ouverture d'esprit à autrui.



La technique, oui, elle existe, mais vous la trouverez après. Un paysage sans âme fera de vous un « technicien de surface » ! La recherche basique sur Google peut servir comme commencement... Mais bon, ce n'est pas le meilleur conseil. Il faudra bien un jour sortir de l'écran ! Alors autant rencontrer les gens.

Pour moi le meilleur filon, c'est un métier rare et passionnant : libraire. J'ai toujours eu des amis libraires. Un coup de fil pour présenter votre sujet, rapidement, et le temps d'aller le voir, il vous aura préparé une pile de livres avec des post-it partout ! C'est franchement le meilleur conseil.

Et si vous êtes en panne d'idées, j'ai une autre solution : aller dans une bibliothèque ou librairie, au rayon enfants (oui, en bas âge). Le manque d'idée est souvent un blocage des sensations. Laissez-vous aller à feuilleter, caresser des pages pleines de matières rigolotes, tendres, rugueuses, plongez dans ce monde de l'enfance, sans réfléchir. Et d'expérience, les idées (= envies) jailliront !

Autre piste, l'ami spécialiste bien sûr... Mais il ne remplace pas le libraire pour moi.

Le cinéma est aussi une excellente piste, ou le théâtre... Les musées, expositions... Tout ce qui peut vous transporter dans un autre monde est une bonne voie.

Pour en revenir aux élèves, je prenais un raccourci en leur disant « éteignez la télé et sortez ». Mais maintenant ce serait plutôt « éteignez vos smartphones et rencontrez ! ».

Cas particulier d'un reportage à l'étranger ou pour l'étranger

Il y a parfois des reportages qui durent plusieurs semaines ou mois, et surtout en cas de long voyage, il est important de pré-vendre son travail... Même si ça vous paraît bizarre, c'est en fait assez simple.

On trouve tous les mails de tous les magazines du monde sur internet...

Cherchez les magazines qui sont spécialisés dans ce que vous allez faire. Il ne faut pas hésiter ! J'ai l'exemple d'un élève qui avait fait un reportage sur un collectionneur de boutons (chemises, culottes etc)... Beau sujet, plein de poésie, mais où le vendre ? J'avais un formateur (Tunisien) qui venait 10 jours, 2 fois par an, accompagner les élèves sur des sujets très simple, et jusqu'à la vente. Et bien il a trouvé un magazine spécialisé sur les boutons, à Tahiti ! Et le sujet a été acheté ! CQFD.

Ce n'est quand-même pas trop compliqué.

Il y a ceux qui s'arrêtent aux portes et ceux qui les ouvrent !

Sinon je conseille de faire des sujets complémentaires (et simples) dans tous ses voyages : Les enfants au travail, les femmes au travail, les pompiers, les trains : 4 sujets toujours demandés qui se vendent facilement et permettent d'amortir ses frais !

Les pompiers sont importants, ils adorent poser, ils ont des engins impressionnants, et ils vous faciliteront l'entrée dans pas mal de domaines réservés. Pour exemple, mon école travaillait pour Sapeur-Pompier magazine, Allo 18, Flammèche, la Vie du Rail etc...

Vous devez également appeler des rédactions (ou envoyer un mail) mais dans un magazine qui paye, donc à l'étranger. Vous expliquez que vous partez dans tel pays, telle région faire tel reportage et vous leur demandez s'ils n'ont pas de besoins particuliers sur place. C'est gratuit, et vous aurez le contact avant de partir. Et demander avant permet d'éviter d'entendre « vous étiez là-bas ? Quel dommage, on avait besoin de telle photo... ».





Je tiens ces conseils d'un de mes formateurs, qui travaillait la faisabilité des reportages pour Gamma, à l'étranger, et donc démarchait à l'avance pour ses photographes d'agence.

Retour de voyage

Il faut maintenant faire sa sélection. C'est la partie la plus difficile. J'en parle dans FOVEA #5, donc allez y faire un tour. Il y a plusieurs sélections possibles. Je parle maintenant uniquement de la sélection presse. Pour le mail de démarchage, il faut envoyer juste une douzaine de photos avec un texte et des légendes précises.

Encore une fois, envoyez uniquement à la presse qui respecte les auteurs (citation du nom, c'est un minimum, et un prix). Précisez que si le sujet les intéresse, vous mettez à leur disposition la suite (50/60 photos) sur le même sujet. En presse il faut penser à des horizontales et verticales, et aussi à la double d'ouverture qui permet un titre et un chapeau... C'est la base.



D'ailleurs sur la douzaine de photos en « teaser », pensez à 2 doubles d'ouverture, 2 doubles fortes, 4 verticales et 4 détails. Et il faut toujours de l'humain.

Ecrire...

Un sujet sans légendes très précises et sans texte ne se vend pas ! Il faut le nom de tous les personnages qui sont sur l'image (s'ils sont importants). Pour les politiques, les artistes, comédiens, people... Le lieu, la date, le thème et une brève description (quelques mots). Et pour le texte, on ne vous demande pas d'écrire un roman, il ne sera de toute façon pas publié. Quoique parfois mes textes ont accompagné les publications, et j'en étais très fier ! Le texte se vend aussi...

Le texte doit être technique : pas de style, comme en journalisme, du FACTUEL. Le rédacteur en utilisera les informations pour rédiger dans le style de journal.

Voilà pour cette escapade nouvelle. J'espère avoir suscité des idées et envies. Et ne me parlez plus de one shot !

Pierre Gassin

DES GARES PAS COMME LES AUTRES !



Notre ami Chawki Dachraoui a, au moins, deux amours dans sa vie ; la collecte des documents relatifs à son pays chéri, la Tunisie, à savoir livres, cartes postales, photographies, pièces de monnaie, objets divers et les gares de chemins de fer. Sur les nombreux groupes qu'il a créés sur les réseaux sociaux, il ne cesse de demander aux autorités en place, mais aussi aux âmes de bonnes volontés, de préserver ces lieux qui sont beaucoup plus que de simples constructions utilitaires.

(*) Le facteur est là.

Les gares constituent, dans notre imaginaire, une entité romanesque, mais aussi romantique, chargée d'une forte charge émotionnelle. La liste est trop longue des romans, des films, des bandes dessinées, des chansons où les quais de gare sont le lieu de tendres retrouvailles, de séparations déchirantes, de suicides imprévus et de rendez-vous fortuits. Les gares sont un lieu de vie, les trains y arrivent, se chargent, repartent, dans un mouvement réglé plus que nulle part ailleurs.



Tout est bien dans le meilleur des mondes, aurait pu être la légende de cette carte postale éditée dans les années 20 du siècle dernier. Les employés et le chef de gare entouré des membres de sa famille sur le quai de la gare de Maxula-Radès. En arrière plan des autochtones, arabes ou juif, tenant lieu de simples figurants.

C'est sur le quai, qu'attendent les parents impatients de retrouver leur conjoint ou leur progéniture, que le courrier arrive ou part à sa destination, on y débarque fret et malle... On s'embrasse, on se serre la main, on signe des quittances et on se fait poinçonner son titre de voyage, puis on se salue de la main jusqu'à ne plus se voir.

Le Dr Jivago de Boris Pasternak, La Bête humaine d'Émile Zola, Le Mécano de la Générale de Buster Keaton, Gare centrale (Bab al-Hadid), de Youssef Chahine, et même dans les histoires de Harry Potter, on doit aller au quai de gare 9 3/4 pour rejoindre l'école de Poudlard. Le premier film, celui des Frères Lumières, ne montre-t-il pas tout simplement des voyageurs montant et prenant le train à La Ciotat ? Une gare, c'est la vie dans toute sa vérité !

Les cartes postales sont en premier lieu un reflet d'un pays, on y rencontre les scènes de la vie quotidienne, les habitants en costumes locaux, ainsi qu'un inventaire, qui se veut exhaustif, de l'infrastructure. Au temps du protectorat, la France a dressé la liste illustrée de ce qu'elle a bâti en Tunisie. Ponts, ports, écoles, administrations, hôpitaux, immeubles d'habitations ont figuré sur les cartes postales afin de diffuser en Tunisie, mais surtout en métropole et de par le monde, son action bienfaitrice.

Ces milliers de cartons de 9 X 14 cm de dimension, cachaient l'oppression exercée sur les colonisés, la mainmise sur les richesses minières et agricoles, l'exploitation dramatique de la main d'œuvre locale et la mise à l'écart des voix revendiquant l'indépendance. Ces cartes, servaient à l'époque d'écran à la politique impérialiste de la France, on ne voyait du protectorat que son côté positif.

Aujourd'hui, la Tunisie est indépendante, toutefois, ces gares désaffectées, certes empreintes de l'époque de triste mémoire, devraient être préservées, reconfigurées et pourquoi pas transformées en relais pour randonneurs avec un coin musée.

Sur Wikipédia, à l'initiative de M. Camille Mifort, aidé par Chawki Dachraoui pour les cartes postales, la liste des gares coloniales encore en service ou abandonnées a été dressé (https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_gares_coloniales_de_Tunisie), avec leur emplacement en coordonnées géographiques, leur statut actuel et des images anciennes et récentes.

N'est-il pas temps de mettre en valeur ces gares pour raconter aux jeunes générations comment était leur Tunisie au temps des cartes postales !

Dachraoui et Bouali

LE TRAGIQUE DESTIN D'ABDELHAK EL OUERTANI, PREMIER PHOTOGRAPHE TUNISIEN (*)

Nous continuons dans cette rubrique à exposer le fruit de nos recherches concernant les débuts de la photographie en Tunisie, et pas uniquement la photographie tunisienne. Nous avons marché dans les pas du Dr Heinrich Barth dans son itinéraire tunisien et été témoin du plus ancien épisode photographique localisé dans le temps ⁽¹⁾. Puis, nous avons reconstitué le panorama, fait de trois vues, de la Médina de Tunis par Moulin ⁽²⁾ en 1856, mais c'est à Trémaux que l'on doit la plus ancienne photographie conservée prise quatre ans plutôt. C'est autour du premier photographe professionnel tunisien, arabe, de confession musulmane^(*) que tourne le présent article.

Mohamed Bennani, collectionneur et spécialiste de l'histoire contemporaine de la Tunisie, raconte⁽³⁾ de quelle manière il a réussi à identifier le premier photographe professionnel tunisien : « Il y a trente années, la Providence voulut que je découvre, chez un antiquaire, un coffre en métal rempli de plaques de verre et d'épreuves photographiques qui avait passé d'un continent à un autre en traversant notre méditerranée, et avait échoué dans le grenier d'un ingénieur français jadis installé en Tunisie. La seule mention se trouvant sur le couvercle du coffre était : *Photos Afrique du Nord, pensant ainsi enrichir ses collections iconographiques* ⁽⁴⁾, œuvres de photographes européens et essentiellement français. Ma surprise fut grande lorsque je m'aperçus qu'aucun des clichés n'était signé et que la quasi-totalité du lot portait sur l'architecture religieuse citadine tunisienne, avec de nombreux détails sur l'intérieur de ces édifices ». Ses recherches le conduisirent d'abord à consulter les procès-verbaux de la section d'archéologie du congrès de Carthage, tenu du 1^{er} au 4 avril 1896, qui comportaient une communication de M. Gauckler sur les mosquées de Tunis ⁽⁵⁾.

Dans ce texte, il rapporte : « l'accès de ces édifices religieux ayant été de tout temps interdit aux Européens, tous les détails de leurs dispositions intérieures étaient demeurés jusqu'ici inconnus. De toute la Tunisie, c'était peut-être la région la plus inexplorée ». Et le P.V. de conclure : « Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, grâce aux deux cents photographies que M. Gauckler a réussi à faire prendre, dans les vingt-sept principales mosquées de Tunis, par un agent indigène du Service des Antiquités et des Arts ». Croisant les informations avec d'autres sources, cet indigène fut identifié, par Mohamed Bennani. Il s'agirait d'Abdelhak El Ouertani.

Face aux intuitions de Mohamed Bennani, j'opposais la mécanique du doute du chercheur. Tant qu'il n'y a pas un texte qui cite nommément Abdelhak El Ouertani comme étant l'auteur de ces photographies, on ne peut créditer ces plaques de verre qu'avec la formule « attribuées à... ». Cette controverse aura duré quelques années ⁽⁶⁾.

Aujourd'hui, le résultat de mes nombreuses investigations ainsi que le fruit d'un heureux concours de circonstances - une

information capitale rapportée par la notice nécrologique d'El Ouertani publiée à l'époque par un périodique tunisien - donne raison à Mohamed Bennani. Le flair du collectionneur s'est avéré.

Biographie d'Abdelhak El Ouertani

Abdelhak El Ouertani, né en 1872 à Tunis, est le fils de Hadj Ahmed El Ouertani, ancien précepteur des enfants du ministre Khereiddine, et qui fut directeur du Er-Raid et-Tounsi, le Journal Officiel en langue arabe. Sa mère, Habiba, est la fille de cheikh Mohamed Ben Mlouka un érudit et un saint homme dont une Zaouia porte aujourd'hui le nom. Abdelhak El Ouertani a étudié au collège Sadiki puis au lycée Saint-Charles, qui deviendra en 1894 le lycée Carnot de Tunis. Il obtient son certificat de fin d'études en 1889 et commencera à travailler à la Direction de l'Agriculture. Il fera partie de la délégation qui mettra en place et entretiendra cette section du pavillon tunisien de l'Exposition coloniale organisée en 1894 à Lyon.

Allons à Lyon

À Lyon, Paul Gauckler, directeur de la direction des antiquités en Tunisie, conseille vivement Abdelhak El Ouertani de profiter de son séjour à Lyon pour apprendre la photographie.

Paul Gauckler, qui avait entrepris un inventaire général des monuments et vestiges de Tunisie, s'est trouvé confronté à l'interdiction faite aux non-musulmans de fouler le patio de la Mosquée Zitouna et à fortiori d'entrer à la salle de prière ⁽⁷⁾. Abdelhak El Ouertani, musulman, jeune lettré et parfaitement francophone, possède le profil idéal pour cette mission.



Le pavillon de la Tunisie à l'Exposition coloniale de 1894 à Lyon. Photographie Jules Sylvestre.



Paul Gauckler. Photographie inconnu. Archives départementales de l'Ariège.



Abdelhak El Ouertani au stand de la section agriculture du pavillon tunisien à l'Exposition coloniale de 1894. Photographie des frères Boulade.



À gauche, une vue du Mihrab de la Grande mosquée de Kairouan créditée Etienne Sadoux. À droite, une autorisation de visite des mosquées de Kairouan octroyée par le controleur civil.

L'Exposition coloniale de Lyon a duré sept mois, d'avril à novembre 1894. Abdelhak El Ouertani y séjournera deux mois de plus, c'est assez pour former un praticien de la photographie. Certains ont avancé l'idée qu'il a appris les rudiments de la photographie avec les frères Lumières. Il est vrai que Lyon est le berceau de l'entreprise de la famille Lumières, sauf qu'il n'y a aucune preuve prouvant cette affirmation. Nos recherches ont été vaines pour trouver une section d'apprentissage, école ou club, relié aux Frères Lumières.

Dans un post sur Facebook, *Afla Souika* (Pseudo d'un architecte tunisien féru d'histoire) a identifié lors de ses recherches concernant sa thèse universitaire dans l'album photos « Exposition coloniale Lyon 1894 » édité par les photographes Léo et Antoine Boulade, Abdelhak El Ouertani dans deux photographies. Ce qui l'a poussé à émettre l'hypothèse que Abdelhak El Ouertani avait fait la connaissance des frères Boulade lors de ce reportage photographique et appris en leur compagnie les rudiments du métier de photographe. Mais il se peut que Abdelhak ait pris quelques cours avec Jules Sylvestre, le photographe qui a réalisé de magnifiques vues du pavillon tunisien (voir page précédente).

Ce ne sont là que des suppositions, à défaut d'avoir des informations dûment référencées.

Inventaire des monuments

Dès son retour à Tunis au début de l'année 1895, Abdelhak El Ouertani fut chargé d'abord de terminer l'inventaire accompli par les photographes français. Ce corpus d'images réuni par Paul Gauckler sera plus tard publié dans plusieurs ouvrages, devenus depuis d'incontournables références dans l'étude de l'histoire et de l'archéologie de la Tunisie.

La Grande Mosquée de Kairouan est accessible aux non-musulmans, contrairement à la Zitouna, à la condition d'obtenir un permis d'entrée octroyé par les autorités locales. C'est pour cela que dans « Les monuments historiques de la Tunisie »⁽⁸⁾ nous avons relevé une photo du Mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan créditée à Eugene Sadoux. Pourtant Sadoux est connu pour ses gravures et pas pour ses photographies. Michel Megnin me signale que Sadoux est membre fondateur du Photo Cercle de Tunis, issu de l'Institut de Carthage. Il serait intéressant d'étudier cette interaction entre la photographie professionnelle et la photographie amateur.



Pour services rendus

À la séance de l'Institut de Carthage du 3 avril 1896, Paul Gauckler annonce qu'une publication spéciale sera éditée par la direction des Antiquités réunissant les photographies prises par « l'agent indigène », selon sa formule. Promesse qui ne sera pas tenue.

Selon le témoignage de Paul Ladame présent au Congrès de Carthage ⁽⁹⁾ :

« M. Gauckler, chef du service des antiquités et des arts à Tunis, a présenté à la section d'archéologie 200 photographies qu'il a réussi à faire prendre dans les 27 principales mosquées de Tunis, par un agent indigène du service des antiquités. On comprend le succès qu'obtient parmi les archéologues cette intéressante exhibition. Les grandes mosquées de Tunis renferment de véritables trésors d'art et d'archéologie qui seront pour longtemps encore, on doit le craindre, soustraits aux regards profanes des chrétiens ».

Abdelhak El Ouertani reçut, après avoir accompli d'autres missions photographiques, le Nichtan Iftikhar pour services rendus ⁽¹⁰⁾.

En haut, Nichtan Iftikhar, décoration beylicale au temps de Ali Bey III. Ci-contre, portrait en pied d'Abdelhak El Ouertani en tenue de drogman (interprète et agent de liaison) - habit normalisé sans être un uniforme - en service auprès des administrations publiques. Photographie Albert ⁽¹¹⁾, parue dans l'ouvrage de Pavy.



Le nouveau minaret de la Zitouna...

C'est en 1892, que l'on décida de remplacer l'ancien minaret ⁽¹²⁾, que l'on disait tombant en ruine, par un nouveau. La pose de la première pierre eut lieu le vendredi 11 mars 1892 (correspondant au 11 Chaabane 1309). C'est en présence du président et des membres de Jamiyyat al Awkaf ⁽¹³⁾, les enseignants et les étudiants de la Zitouna, que le Mufti du rite Malikite, Cheikh El Islam Ahmed Cherif, récita quelques versets du Coran puis posa solennellement la première pierre du futur minaret. La cérémonie fut clôturée par des psalmodies de chants religieux ainsi que des louanges au prophète. Des paquets de bonbons furent distribués aux présents qui furent aspergés par de l'eau parfumée.

Jamiyet el awkaf chargea deux architectes tunisiens de dessiner puis de construire le nouvel édifice. On demanda donc à Sliman Al Nigrou assisté par Taher Ben Sabir, qui avaient à leurs actifs quelques constructions et rénovations d'édifices publics, de réaliser un minaret semblable à celui de la mosquée de la Kasbah, qui était adossé aux remparts de Tunis, et situé à quelques centaines de mètres de la Zitouna.

On prit soin d'ériger un minaret temporaire, construit en bois, le temps que le nouveau soit fonctionnel. Mes recherches m'ont permis de découvrir une photographie rare de l'ancien minaret dans sa phase de « démantèlement ».

C'est dans « Notre épopée coloniale » de Pierre Legendre parue en 1901, que l'on peut trouver à la page 336 une vue de l'ancien minaret de la Zitouna avec un échafaudage autour du lanternon. En l'absence de légende, d'explications dans le corps du texte et d'une datation précise, il semble que l'image (voir page suivante) ait été prise lors du démantèlement des carreaux avant démolition de la construction.

Pierre Legendre remercie l'ensemble des contributeurs des images et tout particulièrement les membres de la Société géographique de Paris qui ont fourni la majorité des illustrations sans aucune autres précisions.

...et son inauguration

Le nouveau minaret de la Zitouna a été inauguré le 22 mars 1895, c'est-à-dire le lendemain même de la fin des travaux. Ce 22 mars correspond au 26^e jour du mois sacré de Ramadan, que l'on désigne par la « Nuit du Destin » où les musulmans commémorent la révélation du Coran au prophète Mohamed.

C'est le prince Mustapha qui a assisté à l'appel à la prière depuis ce nouveau point culminant de la Médina de Tunis. Le grand âge a empêché, son père, le bey régnant Ali Bey III, pourtant bien présent ce jour-là, d'escalader les six étages de l'édifice. Cet appel à la prière du Asr (prière de la mi-journée), ce jour-là à 15 h 54' donna aussi le coup d'envoi de la fonction du minaret.

Première commande

Dans le journal « El Hadhira » (logo du titre ci-contre) daté du 23 juin 1896, nous pouvons lire dans la notice nécrologique dédiée à Abdelhak Ouertani, ce qui suit : « Il (Abdelhak El Ouertani) a été recruté par « Jama'iyyat al-Awqaf » (l'administration des Habous) pour photographier le nouveau minaret de la Grande Mosquée (La Zitouna). Il a réalisé les prises de vue de la meilleure manière qui soit, puis (les négatifs) ont été tirés par monsieur Albert, un des plus célèbres photographes de Tunis » (Tda). Cette information implique une multitude d'interrogations.





Le nouveau minaret de la Zitouna par Abdelhak El Ouertani, mars ou avril 1895.
Travail sur commande pour deux clients : *Jamaiyyat al-Awqaf* et la Direction des Antiquités.

Le contre point de vue d'El Ouertani

La prise de vue du nouveau minaret de la Zitouna, très probablement exécutée aux lendemains de l'inauguration, c'est-à-dire en mars ou avril 1895, par Abdelhak El Ouertani constitue un parfait contre-champ des images prises jusqu'alors par les photographes non-musulmans qui n'avaient pas accès au patio de la mosquée.

Cette infographie illustre ce dialogue, cette confrontation ou ce duel, cela dépend de la phénoménologie appliquée, entre des photographes n'ayant pas le même statut ni les mêmes privilèges.



La Zitouna

Point de vue choisi par
Abdelhak El Ouertani

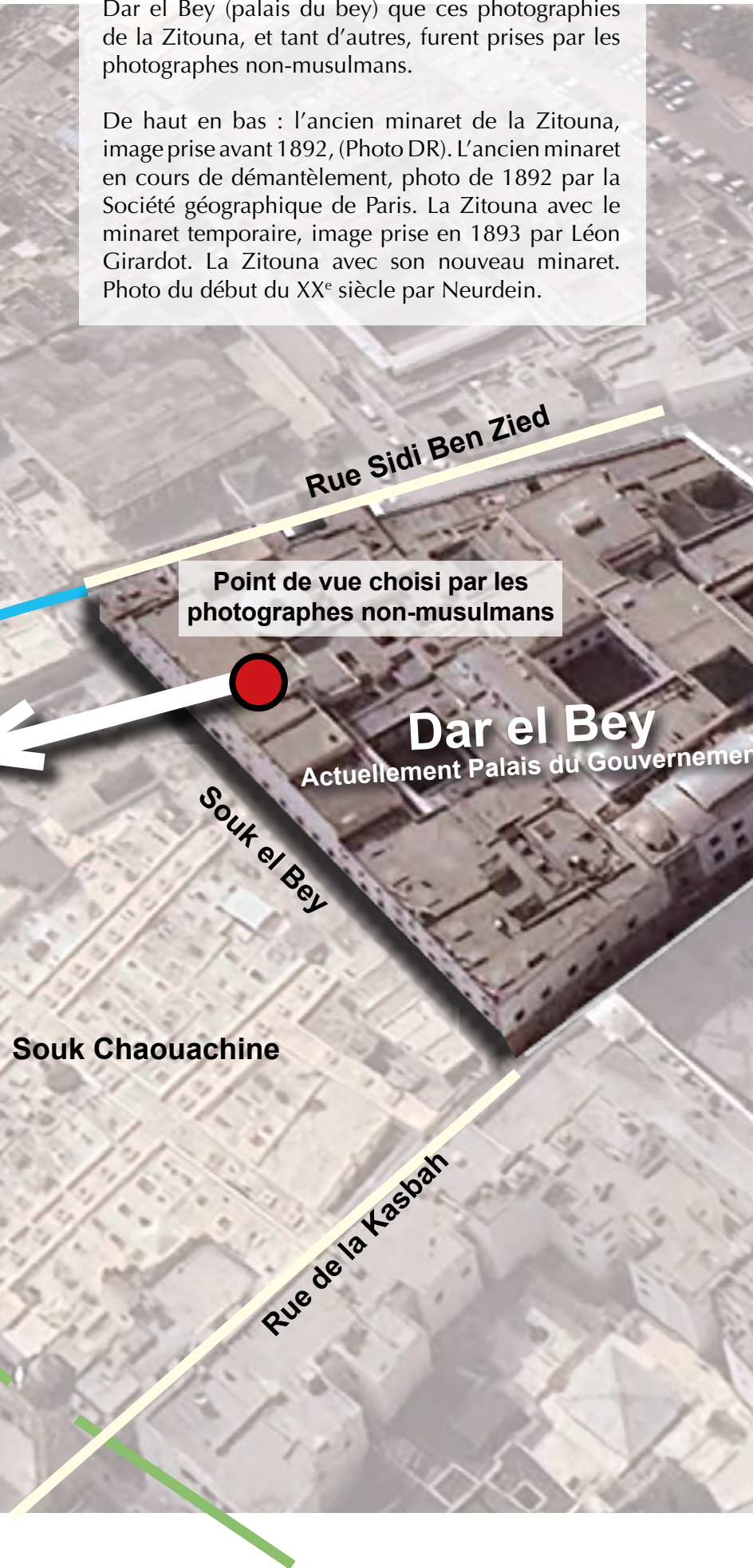
Rue Jamaâ Zitouna

Rue Sidi Ben Arous

Le point de vue des profanes

C'est depuis le toit, désigné aussi par terrasse, de Dar el Bey (palais du bey) que ces photographies de la Zitouna, et tant d'autres, furent prises par les photographes non-musulmans.

De haut en bas : l'ancien minaret de la Zitouna, image prise avant 1892, (Photo DR). L'ancien minaret en cours de démantèlement, photo de 1892 par la Société géographique de Paris. La Zitouna avec le minaret temporaire, image prise en 1893 par Léon Girardot. La Zitouna avec son nouveau minaret. Photo du début du XX^e siècle par Neurdein.



D'abord, pour quels usages *Jamaiyyat al-Awqaf* a-t-elle commandé des prises de vues à Abdelhak El Ouertani ? Pour une publication ou uniquement pour les archives de la Jam'yaa ? Le fait que son père, Ahmed Ouertani a été président de cette institution peut-il expliquer cette commande ? Puis comment se fait-il que Abdelhak Ouertani, qui est toujours en service commandé avec la Direction des antiquités, travaille au profit d'un autre employeur ?

Il se peut que la Direction des antiquités se soit associée avec *Jamaiyyat al-Awqaf* pour profiter des connaissances en photographie d'Abdelhak El Ouertani. Quoi qu'il en soit, on possède la preuve incontestable que le nouveau minaret a bien été photographié pour la première fois depuis le patio par Abdelhak El Ouertani. Ces plaques de verre, d'un lot, comptant quelques dizaines d'autres, sont soigneusement conservées par Beit El Bennani.

On ne possède aucune image de l'inauguration du nouveau minaret de la Zitouna. On pouvait avancer l'idée qu'à l'époque, aucun photographe ne pouvait accomplir ce reportage, mais aujourd'hui, nous savons qu'en 1895, quelqu'un avait tous les critères pour faire ce travail, c'est Abdelhak El Ouertani.

Rappelons qu'à son retour en Tunisie, début 1895, le minaret était encore dans sa phase de finition. On imagine les échafaudages encore en place afin de permettre aux maçons de disposer les motifs en pierre qui couvrent la construction. Dans les photographies sous forme de plaques de verre prises par Abdelhak El Ouertani, on ne décèle aucune trace de travaux en cours, pas de remblais de sable ou de gravier, ni de madriers dressés ou en stock, ni d'ouvriers au travail ou de contremaîtres assis à l'ombre des galeries. Nous pouvons donc situer les images prises par Abdelhak Ouertani en avril ou mai 1895.

En plus de la magnifique prise du nouveau minaret, certaines plaques souffrent de quelques défauts, contre-jours non maîtrisés, double exposition accidentelle et netteté approximative prouvant que leur auteur est un photographe encore débutant. La Zitouna étant le premier sujet de travail d'Abdelhak El Ouertani.

Changement de paradigmes

Trois semaines avant l'inauguration du nouveau minaret, la Régence de Tunis a abandonné les anciennes unités de mesure et intègre le système métrique international⁽¹⁴⁾ par décret beylical, signé le 12 janvier 1895, entré en vigueur le 1^{er} mars de la même année. C'est donc en coudées que le minaret a été construit et en mètres qu'il a été inauguré.

Le Marquis de Morès

Personnage très haut en couleur comme seul le XIX^e savait en produire. De père Toscan, Antoine Marie Amedée Vincent Manca de Vallambrosa, Marquis de Morès faisait partie de la même promotion de Saint Cyr que celle du futur Maréchal Pétain. Parti vivre en Amérique, pour épouser Medorah Von Hoffman, une riche Américaine, il provoqua en duel Théodore Roosevelt, futur président des États-Unis, avant de devenir son ami.

Fasciné par les grands espaces américains encore vierges, et les opportunités qu'il pourrait y trouver, il fonda, au Dakota du Nord, une ville qu'il baptise Medorah-City⁽¹⁵⁾ du nom de son épouse et y dirigea un ranch avec des milliers de têtes de bétail. Confronté à la mafia de Chicago, qui voulait conserver le monopole sur les abattoirs, de Morès fit faillite et fut contraint de retourner en France. Il part vers l'Indochine pour projeter un chemin de fer plus efficace, selon lui, que celui entrepris par les Anglais, mais l'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre, les deux empires coloniaux, le contraint à l'abandon.

L'échec du Boulangisme, dans lequel il s'était engagé ne fit que fouetter davantage son amour-propre, puisqu'il se lance dans la défense des thèses antisémitiques en pleine affaire Dreyfus.

Le marquis de Morès à Tunis

Le Marquis de Morès arrive à Tunis en mars 1896, et donne une conférence à propos de l'entente entre la France et les musulmans devant un public enthousiaste, à qui il démontre, avec une grande éloquence, tout le profit de cette alliance. Puis il se consacra à l'entreprise pour laquelle il était venu à Tunis, monter et commander une expédition ayant pour mission la traversée du Sahara afin d'ouvrir une ligne commerciale entre l'Afrique du Nord et le Soudan. C'est en tout cas le but déclaré du projet. De Morès recruta alors Abdelhak El Ouertani, qui fera office d'interprète et éventuellement de photographe.

C'est étrange de découvrir dans plusieurs documents que Abdelhak El Ouertani a fait parti de l'expédition de Morès en tant qu'interprète et éventuellement comme photographe. Les connaissances requises, la lourdeur du matériel et son coût, l'application méticuleuse du procédé font que la pratique de la photographie lors d'une telle expédition, avec une longue traversée du Sahara, ne pouvait être qu'une activité principale et non anecdotique.

Cap sur le Soudan

L'expédition de Morès, selon la dénomination reprise par la majorité des quotidiens de Tunisie et de France, prendra son départ par voie maritime de Tunis en direction de Gabès à bord du « Asia » le 6 mai 1896. À Kebili, le capitaine Le Bœuf⁽¹⁶⁾, chef du poste local, signifia au Marquis de Morès les dangers qu'il pourrait rencontrer à la suite de l'itinéraire choisi, et lui formula les réserves de la Résidence Générale.



Le marquis de Morès en tenue de lieutenant des Dragons. Photo Otto. Paris.

Le Marquis de Morès à la tête de sa caravane. Gravure publiée dans « L'assassinat de Morès, un crime d'état » de Félicien Pascal.

Morès tenant à son projet, fit la sourde oreille et organisa une seconde conférence à Douz, avec le même succès populaire qu'il eut à Tunis. Il entamera son expédition avec vingt chameliers et quarante chameaux, et se dirigea vers l'extrême sud de la Tunisie.



Le pays de la peur et de la soif⁽¹⁷⁾

Une semaine plus tard, les journaux de Tunis et les quotidiens de France publient en grosses manchettes et à la une l'information du massacre de l'expédition au lieu-dit « Bir el Ouatia » à quelques lieues de Ghadamès le 9 juin 1896. De la caravane qui comptait au départ une douzaine de personnes, d'autres avancent le chiffre de quarante, plusieurs ont été congédiés en cours de route, seuls cinq serviteurs survécurent au guet-apens. Ils relateront les faits, d'abord lors de l'enquête, puis au procès qui se tiendra à Sousse.

Les survivants racontèrent que Abdelhak El Ouertani, le jour même de son assassinat, faisait des photographies de la fille de Béchaoui, personnage influent de la région rendant visite au campement. Les enquêteurs, partis vers les lieux du crime dès l'annonce de la nouvelle, ont trouvé à Bir El Ouatia, entre autres objets, des débris de plaques photographiques ayant appartenu à Abdelhak El Ouertani.

Quelques jours plus tard, Mohamed El Ouertani reçut une lettre de son frère Abdelhak rédigée en arabe, écrite au crayon et datée du 4 juin 1896 : « *Je n'ai que le temps de vous informer que nous sommes arrivés à Sinaoun, près de Ghadamès, et que nous allons partir, s'il plaît à Dieu pour le Soudan. Nous avons rencontré des Touaregs, ils sont très bons avec nous et leur chef va nous conduire jusqu'à notre but* »⁽¹⁸⁾.

Les funérailles du marquis de Morès...

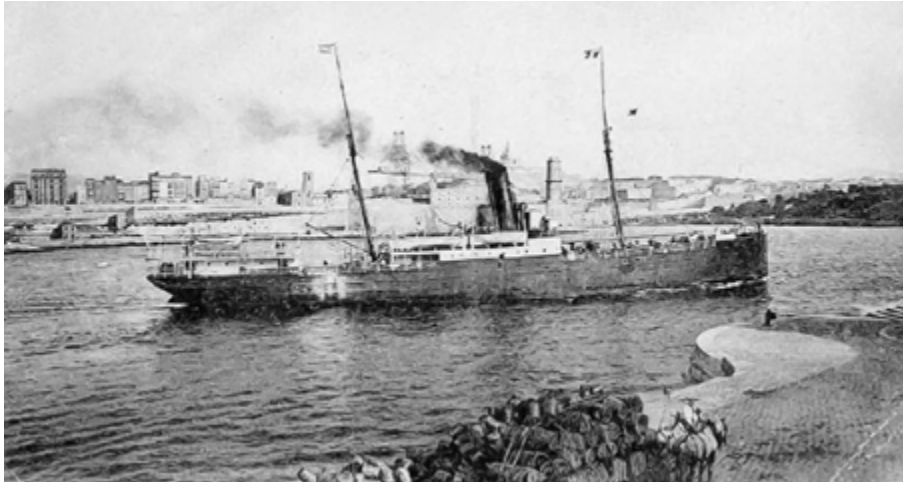
Les dépouilles du Marquis de Morès et d'Abdelhak El Ouertani seront d'abord rapatriées à Kebili, pour l'identification des corps et l'examen du médecin légiste, puis transférées depuis le port de Gabès vers Tunis. Une chapelle ardente a été organisée à bord du « Félix Touache », avec les deux cercueils en plomb et recouverts du drapeau français.



De haut en bas :

- Itinéraire de l'expédition de Morès.
- Le lieu-dit « Bir El Ouatia », photo publiée par Le Monde illustré N°2048 du 27 juin 1896.
- Le marquis de Morès se défendant face aux assaillants, gravure tirée de l'ouvrage « L'assassinat de Morès, un crime d'état » de Félicien Pascal publié en 1902.





De haut en bas :

- Le Félix Touache, navire qui a rapatrié les corps du marquis de Morès et d'Abdelhak El Ouertani du port de Gabès à celui de Tunis, avec une escale à Sousse, puis il prendra le cap de Marseille.

- Chapelle ardente sur le Félix Touache.

Les autres membres de l'expédition, victimes de l'embuscade, furent ensevelies sur les lieux-mêmes du crime, où plus tard une stèle y sera érigée.

Au port de Tunis, on débarqua le cercueil d'Abdelhak El Ouertani, qui sera emmené, dans le fourgon d'une entreprise privée loué sur le champ et pas dans le corbillard affrété pour la circonstance par la Société géographique commerciale. Il a été enseveli au Mausolée de son grand-père maternel. Quant au corps du Marquis, il poursuivra son transfert vers Marseille. Une messe ⁽¹⁵⁾ fut prononcée à la Cathédrale de Tunis à sa mémoire en présence de représentants du Bey, des autorités françaises et d'un nombreux public.

...et d'Abdelhak El Ouertani

Il est surprenant de découvrir que deux versions différentes de la cérémonie funéraire organisée à la Zaouia Ben Mlouka ont été rapportées. Selon la deuxième édition du quotidien Le Matin paraissant à Paris datée du 14 juillet 1896, Abdelhak fut enseveli selon le rite musulman, sans couronne ni discours profane. Alors que Dollin du Fresnel, membre correspondant à Tunis de la Société géographique commerciale rapporte le texte intégral de l'oraison funèbre qu'aurait prononcée Proust ⁽¹⁹⁾.



Voici le texte de ce discours donné par le doyen des membres de ladite Société, juste avant la mise en terre : « *C'est avec un profond regret que la Société géographique commerciale de Paris, dont nous sommes les fidèles interprètes en ce moment, vient saluer la dépouille mortelle de Sidi Abd-el-Hak, qui a vaillamment combattu, à côté du marquis de Morès, pour la cause française et pour la civilisation. Rendons hommage à ce noble cœur, à ce courageux jeune homme qui a sacrifié sa vie pour défendre celle de son compagnon. La différence de religion disparaît lorsqu'il s'agit des actes nobles et généreux ; vous l'avez prouvé, Si Abd-el-Hak. Recevez donc le témoignage de notre gratitude et de notre admiration, que nous formulons en lettres d'or, sur une plaque en marbre qui sera déposée sur votre tombe.*

Que Dieu vous reçoive dans son sein, comme il y reçoit les hommes d'élite. Adieu Abd-el-Hak, nous nous reverrons dans un autre monde ».

Selon Fresnel, le discours fut traduit immédiatement en arabe qui a ému les très nombreux « indigènes » présents, qui se précipitèrent, les larmes aux yeux, pour serrer la main de M. Proust et des membres de la section tunisienne de la Société géographique commerciale. Dans le même ouvrage, nous apprenons que ce n'est pas sans réticence que la famille El Ouertani accepta que la pierre tombale soit écrite aussi en langue française ⁽²⁰⁾, la Société géographique a dû demander à Mr Moahemd Ben Lamine, membre de la même société, de la prier d'autoriser cette exception à la règle ⁽²¹⁾.



Stèle érigée à El Ouatia, sur le lieu exact du drame, à la mémoire des victimes de l'expédition de Morès. Ce monument fut détruit peu de temps après. Carte postale d'époque.

Les soupçons se tournèrent vers les Anglais, qui, semblerait-il, voyaient dans l'expédition de Morès une intrusion malveillante au Soudan, leur territoire et chasse gardée. Certains ont accusé les Turcs présents en Tripolitaine qui n'accepteraient pas la mainmise du Marquis de Morès sur leur possession. Si on ignore, encore aujourd'hui, les commanditaires de l'embuscade, on connaît par contre les assassins du Marquis de Morès, d'Abdelhak Ouertani et des autres membres de l'expédition, ce sont les hommes de la tribu de Châmbaa.

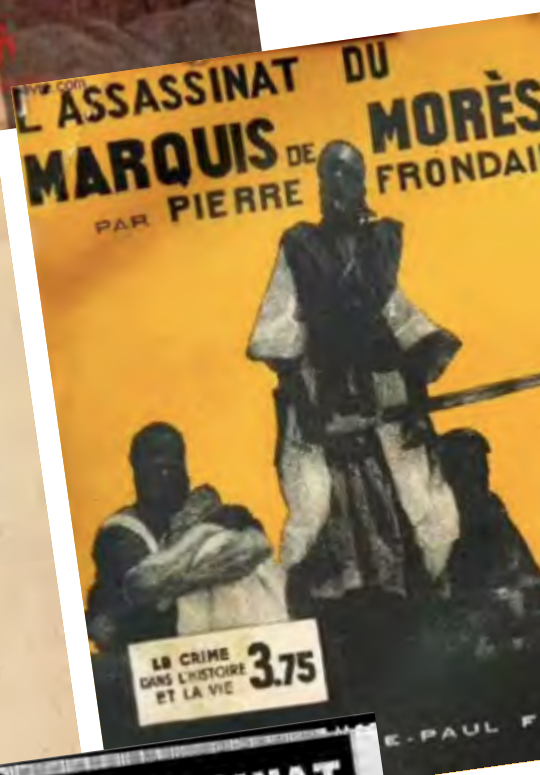
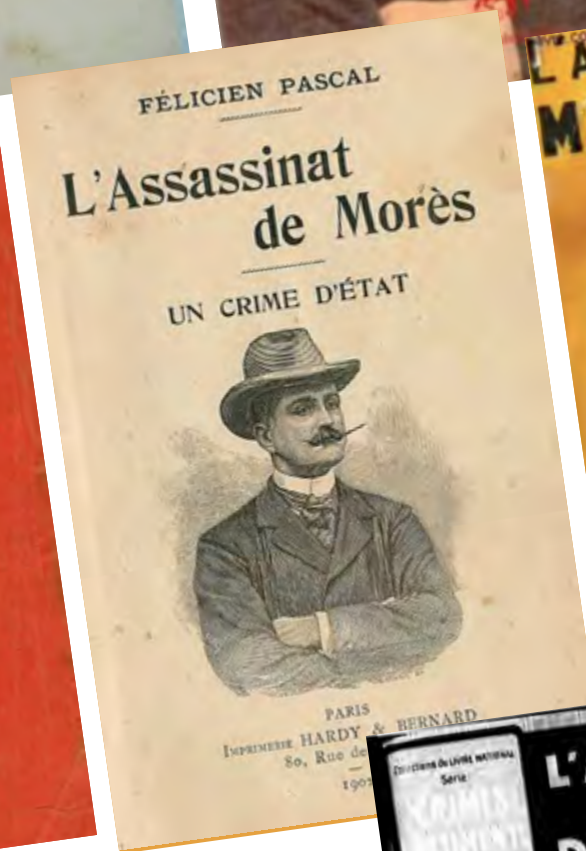
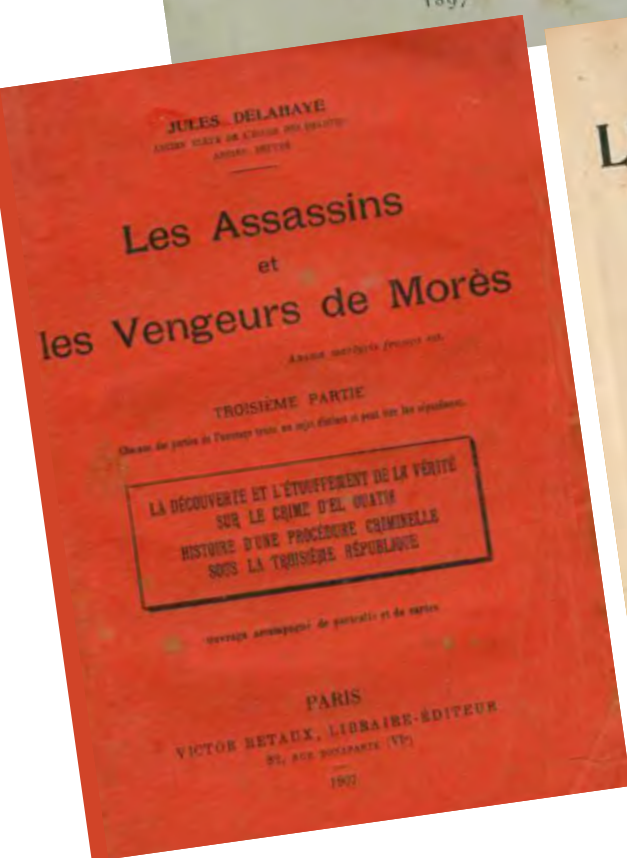
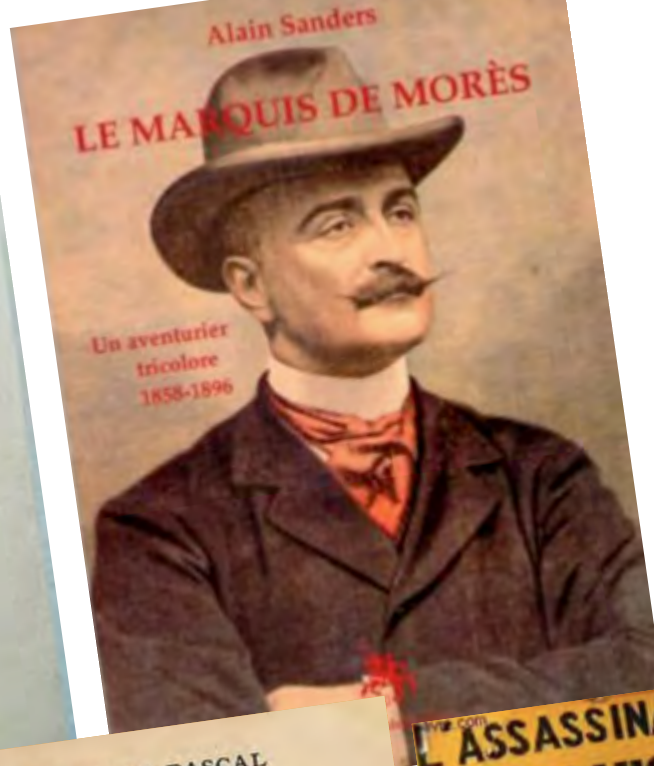
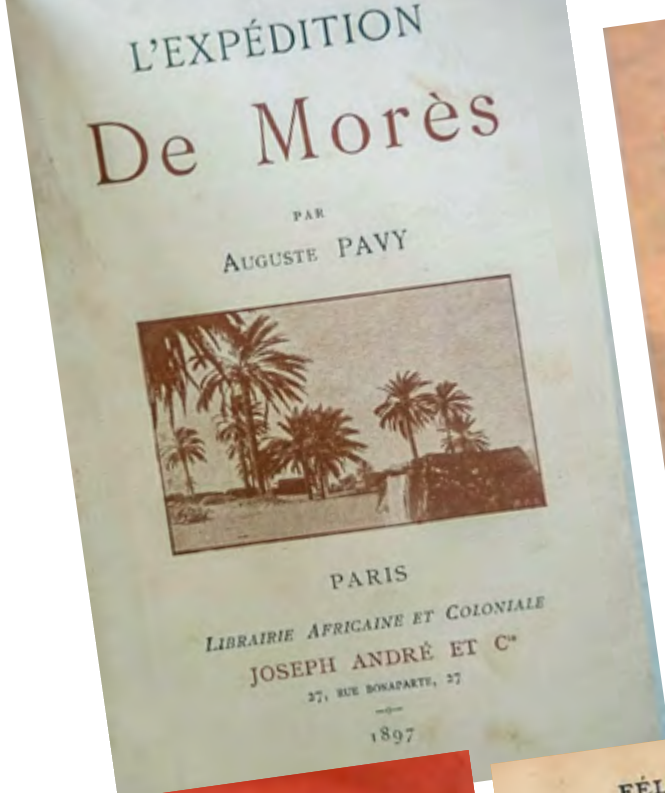


A l'initiative de son épouse, un procès eut lieu à Sousse en 1898, afin de juger les assassins du marquis de Morès. Sentence prononcée : Hama Ben Youssef, vingt ans de travaux forcés, Hama Ben cheikh six mois de prison et le principal accusé, El Kheir, condamné à la peine capitale. Il fut gracié par le Président de la République. Mais on ignore jusqu'à nos jours qui a assassiné Abdelhak El Ouertani, aucune enquête, ou procès, n'a été ordonnée.

Les assassins

Jusqu'à nos jours, le mystère persiste autour des vraies ambitions du Marquis de Morès, les ressorts cachés de sa mission, les objectifs visés par l'expédition, ainsi que les commanditaires du massacre. On a accusé des Français de la résidence générale ⁽²²⁾, ennemis du Marquis et qui avaient un projet similaire au sien, Rébillet ayant été montré du doigt.

Le lieu-dit « Bir El Ouatia » fit l'objet de nombreux développements dans la presse aussi bien tunisienne que française pour savoir sous quelle autorité territoriale il était soumis. Rappelons que la mission de délimitation de la frontière entre la Tripolitaine ottomane et la Tunisie sous protectorat français ne se fera qu'en 1911 ⁽²³⁾.



Le crime d'El Ouatia, comme on l'a souvent baptisé a suscité une abondante littérature. En plus des centaines d'articles parus dans la presse locale, surtout sur les colonnes de la Dépêche tunisienne, ainsi que celle française, des dizaines de livres ont longuement décrit les péripéties de l'expédition de Morès. Ils ont ajouté à la chronologie des faits une prise de position quant aux commanditaires du crime qui se cachent derrière les hommes de main.

Une vie sous le signe de la dualité

Que retenir de la carrière retentissante d'Abdelhak El Ouertani et de sa fin dramatique ?

Il a vécu à cheval sur deux cultures. Après avoir suivi ses études dans le fief du patriotisme tunisien que fut la Sadiki, il intègre le lycée Carnot, ex lycée Saint-Charles, dont la création émanait à l'origine du Père Lavigerie. L'élève Abdelhak El Ouertani se montre particulièrement brillant dans une seule matière ; la traduction, qui lui vaut satisfécits et citations au tableau d'honneur. Il est d'ailleurs recruté, après ses études, en tant que traducteur à la direction de l'agriculture. Après son retour de Lyon, il commence sa carrière professionnelle en exécutant une même commande au profit de l'administration tunisienne des *habous* que pour la direction des Antiquités.

Après le drame d'El Ouertani, l'enquête révélera qu'il a été mortellement blessé par une balle de carabine au flanc gauche et un coup de sabre à son côté droit⁽¹⁹⁾. Deux armes emblématiques de deux cultures différentes, sans que l'on sache laquelle fut fatale. Au port de Tunis pour accueillir le corps de leur fils, les membres de la famille El Ouertani furent scandalisés de voir que son cercueil est couvert par un drapeau français. De plus, et comme on l'a vu plus haut, deux versions ont été rapportées de la cérémonie funéraire : l'une religieuse et confidentielle et l'autre, publique et très protocolaire.

Malheureusement, on ne pourra pas vérifier l'indication rapportée à propos de la pierre tombale de la sépulture d'Abdelhak El Ouertani qui serait rédigée à la fois en arabe et en français. Le lieu longtemps abondonnée puis skaté a perdu toutes traces de son passé.



Mohamed Bennani au Mucem de Marseille lors de la restitution des plaques de verres d'Abdelhak Ouertani à l'issue de l'exposition Traces qui a eu lieu du 13 mai au 28 septembre 2015. Photo DR

Un énième épisode de ce dualisme, parfois antagoniste et souvent déchirant, a eu lieu récemment. Quelques spécimens des travaux d'Abdelhak El Ouertani, des précieuses plaques de verre photographiques de grands formats appartenant à Beit el Bennani, furent exposées pour la première fois au Mucem à Marseille et pas encore en Tunisie.

Hamideddine Bouali

Postscriptum

Quelques questions demeurent sans réponse. Avec quel matériel El Ouertani a-t-il effectué ses deux missions ; les prises de vue des mosquées de Tunis et le reportage de l'expédition de Morès ? Pour quel futur usage avait-il prévu d'utiliser les photographies qu'il comptait prendre pendant cette expédition ? A-t-il démissionné de la direction de l'Agriculture, puis de celles des Antiquités pour devenir collaborateur, ou apprenti, du photographe Albert ?

Les recherches continuent...

NOTES

- (1) Hamideddine Bouali : « Sur les traces de la 1^e photographie prise en Tunisie », Fovéa N° 6 pages 30-39.
- (2) Hamideddine Bouali : « Trémaux, Moulin... », Fovéa N° 2 pages 18-33.
- (3) Communication donnée par Mohamed Bennani lors de la rencontre organisée à Beit al Hikma autour du thème : Photographie et mémoire, le 16 mars 2022.
- (4) Beit el Bennani conserve et gère une importante archive photographique comptant entre autres : l'œuvre de Mustapha Bouchoucha et celle de Gilbert Van Raepenbush.
- (5) Revue Tunisienne n°12, octobre 1896, Page 615.
- (6) Hamideddine Bouali : « Éléments pour une histoire de la photographie en Tunisie », in Abdelghani Fennane (dir.). La photographie au Maghreb, Aïmance Sud Marrakech, 2018.
- (7) Pendant de longues années, la quasi majorité des panoramas de la Médina de Tunis, ainsi que les images de la mosquée Zitouna ont été prises depuis le toit de Dar el Bey.
- (8) Le second tome de l'ouvrage « Les monuments historiques de la Tunisie » consacré aux monuments arabes publié par Paul Gauckler, Bernard Roy, avec la collaboration de Henri Saladin, édité à Paris par Ernest Leroux en 1899.
- (9) Paul Ladame. « En Tunisie. Le Bardo, Carthage, Bizerte. Races historiques ; temps antiques et modernes ». In: Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 36, 1897. pp. 157.
- (10) Auguste Pavy : « L'Expédition De Morès », Joseph André et Cie Paris 1897, page 30.
- (11) Selon l'annuaire des photographes établis en Tunisie, constitué par Michel Megnin, il s'agirait d'Albert Joseph Marie Clappier connu sous le nom d'Albert est l'un des principaux photographes de Tunis des années 1890... Photographe officiel du bey et des administrations de la Régence, il introduit à Tunis la photogravure en 1893 et le cinématographe fin octobre 1896. Cette même année, il devient président de la Section Industrielle de l'Institut de Carthage. Membre de la Société de Géographie commerciale en 1900.
- (12) Voir à ce propos : La rencontre organisée à Beit al Hikma au sujet du minaret de Zaytouna, le 26 mai 2022, et surtout la communication de Sihem Lamine à propos du nouveau minaret.
- (13) Administration qui gère les biens habous (bien de main morte). Le hbous est un acte juridique (le plus souvent mis par écrit devant le cadi et des témoins) consistant à immobiliser un bien et à en affecter les revenus à des bénéficiaires.
- (14) Art 8 Décret du 12 janvier 1895 ordonnant l'emploi du système métrique décimal. Voir Journal Officiel de la République Tunisienne e 24 août 2001.
- (15) <https://medora.com/whatismedora/>
- (16) lieutenant-colonel Henri Le Bœuf est mort de soif en septembre 1916 lors d'une opération de bombardement aux confins de la Tripolitaine. On baptisa en son nom, un bordj (fortin militaire) situé au Grand erg oriental à 40 km de Remada. Habib Bourguiba ainsi que d'autres militants du Destour y seront détenus pendant deux ans dans ce camp militaire rudimentaire installé, où ils seront gardés jusqu'au 23 mai 1936. Après l'indépendance, cet avant-poste frontalier portera le nom de Bordj Bourguiba.
- (17) Formulation employée par Maurice Zimmermann dans : « L'assassinat du marquis de Morès ». In: Annales de Géographie, t. 5, n°22, 1896. pp. 444-445.
- (18) El Hadhira N°403 du 23 juin 1896 et Augustel Pavy «L'expédition De Morès », Joseph André et Cie Paris 1897, P. 71.
- (19) Texte intégral de l'éloge funèbre publié dans le bulletin de la Société géographique commerciale janvier 1896-97. P. 733
- (20) L'inscription sur la pierre tombale de la sépulture Abdelhak El Ouertani : « *Souvenir de la Société de géographie commerciale et de la section tunisienne, au jeune et vaillant Abd-el-Hak et Ouestani, interprète du marquis de Morès, tué à El Ouatra le 9 juin 1896 (27 Doul Hedja 1313), victime de son dévouement. Que Dieu le couvre de sa grâce et de sa miséricorde* ». Bulletin de la Société géographique commerciale janvier 1896-97. P. 761
- (21) idem P 973.
- (22) Charles-André Julien : « Colons français et Jeunes-Tunisiens (1882-1912) », In Revue d'histoire Outre-Mers. Année 1967 P. 100.
- (23) <http://www.habib-bourguiba.net/convention-tunisie-lybie-19-mai-1910>

REMERCIEMENTS

Mes vives remerciements vont à Mohamed Bennani,
Michel Megnin, Pierre Gassin, Atef Ouni et Olivier Auger.

Thème : RAMADAN

Ramadan est un mois exceptionnel pour ceux qui le pratiquent. Certains n'en retiennent que les tracasseries que les gens provoquent, bousculades dans les marchés puis gloutonneries et gaspillages, conducteurs écervelés, rythme de travail ralenti... Et pourtant, les bienfaits sont nombreux et bien visibles.

Le quotidien est réglé selon un rythme de vie différent. L'horaire de travail change en fonction de l'heure de la rupture du jeûne. Grande frénésie dans les marchés, de petits métiers proposent pains, épices, jouets que l'on ne rencontre que pour ce mois particulier. Les ménagères passent des heures dans la cuisine à préparer des mets tant convoités tout au long de la journée. Un des plus grands avantages de ramadan est cette particularité de voir toute la famille dîner à la même table et en même temps. Le soir, une grande ferveur émane des mosquées où tout le long du mois, l'entier coran est récité. Les photographies de Hamideddine Bouali prises depuis le minaret de la Zitouna donnent une idée muette de cette ardente quête de spiritualité.

D'abord, il y a cette lune que l'on suit quelques jours avant le début du mois saint puis, lorsqu'elle devient pleine et enfin quand on cherchera à voir le croissant annonçant le mois suivant et donc la fin du jeûne. Plus d'un milliard de personnes auront pendant ce mois une belle leçon d'astronomie. Skander Zarrad a longtemps chassé la Lune, il collectionne ses différentes phases, du plus petit fin croissant à la fascinante pleine lune, puis il en fait des farandoles.

Salwa Jaoudi a été la première à nous envoyer son dossier. Elle a choisi de nous montrer le premier jour de Ramadan, elle nous prend par la main pour une promenade au marché. C'est au marché aussi que Jeel Bessaad, a posé son appareil photo pour nous offrir un Pantone de couleurs et de textures que les étalages exposent comme des tableaux des grands-maîtres. Wala Felah va aussi au marché, pour observer les gestes, les manies. La parole est donnée aux mains. Pierre Gassin et Gérard Valck nous font découvrir deux traditions très similaires alors qu'elles ont lieu à des milliers de kilomètres. Le partage, la convivialité et l'hospitalité, que ce soit à Istanbul ou à Kerkennah semblent émaner d'une même origine... Tout simplement l'humanisme.

L'album des images proposées par Kais Ben Farhat aurait pu être titré « Tribulations d'un photographe qui fait ramadan ». Photographe de métier et de passion, il nous raconte ses errances dans un monde étrange, ambivalent par ses significations possibles, ambiguës, car sans légende, nuancé, mais sans couleur. Un reflet juste ou juste un reflet de son paysage intérieur ? À vous de voir ! Amel Belkhodja nous invite à assister au spectacle, désormais légendaire, de la Hadhra, devenue une vraie institution. Le soir, les grandes villes et surtout les médinas connaissent une grande activité. Atef Ouni, s'est lancé le défi de jongler avec les points de lumière pour en faire une guirlande ludique et joyeuse. Lors de ces sorties nocturnes, Emna Ben Salem poursuit les petits vendeurs avec leur échoppe de fortune, dans une recherche des trésors visuels.

Contrairement à ce que l'on croyait à la rédaction, le sujet n'a pas suscité un grand nombre de participants, bien au contraire... On dirait que les photographes ont fait le jeûne d'image !



Les places publiques et les trottoirs des boutiques de photographes deviennent le jour de l'Aïd et ses lendemains, des studios de prises de vues à ciel ouvert, avec déguisements, décors et arrière-plans au choix ou selon la mode du moment. Photos Hamideddine Bouali. Le Bardo 7 juillet 2016.

Le ramadan et le cycle lunaire.

De Skander Zarrad

52

Le Ramadan suit un cycle lunaire, ce qui signifie que sa date recule d'environ 10 à 12 jours chaque année dans le calendrier grégorien.

En tant que photographe passionné par les phénomènes naturels, ce cycle lunaire représente pour moi une période particulière. Ainsi, chaque année, lors de ce mois, je fais et refais ce cycle photographique.

Ce rythme perpétuel illustre la nature cyclique du temps et le mélange des calendriers lunaire / solaire ainsi que leur décalage.

Chaque année, je m'offre mon petit défi : capturer l'instant de la naissance de la lune lors de la nuit du doute . Ce croissant de lune fin, éphémère, quasiment invisible à l'oeil nu, est juste magique.

Texte et photos Skander Zarrad



Visibilité 2,5 %



Visibilité 15 %



Visibilité 30 %



Visibilité 50 %





Pleine Lune



Diffrentes phases de la Lune

Le Marché du premier jour

De Salwa Jaouadi

Il était presque midi quand j'ai décidé d'aller faire un tour au Marché central. Dans la rue, l'ambiance semblait familière, et pourtant, il suffisait d'un regard pour sentir la tension légère de ce premier jour de jeûne. Le manque de caféine et de sommeil marquait les visages, les pas étaient plus lents, les esprits un peu plus flottants, et certains chats préfèrent dormir faute de restes à grignoter.

À l'intérieur du Marché, l'agitation montait doucement. Ramadan, c'est aussi le mois des envies et des désirs. Même quand la faim ne se fait pas encore sentir, l'idée du "Cha9an el fatr" occupe toutes les pensées. Les mains s'activent, pointent, choisissent. On remplit les sachets avec minutie, on pèse, on négocie, on échange les billets et les pièces de monnaie. L'odeur du poisson frais, le bruit des couteaux sur les étals, les conversations courtes mais intenses, tout participe à cette frénésie contenue.

Les dépenses s'accumulent sans vraiment compter. On veut le meilleur, on veut la table bien garnie. Un sachet de variantes en plus, un pain chaud pour plus tard, des petits gâteaux inondés de sucre, du café moulu si ça se trouve, et tant pis si la note est plus salée que d'habitude. C'est Ramadan. Il y a toujours cette dualité entre rationnel et impulsion gourmande, souvent non contrôlable, du "cha9an el fatr" à venir.

En sortant du marché, l'air semble plus léger. Devant un magasin, un chat observe le va-et-vient des clients, la bouche légèrement entrouverte, comme s'il commentait, lui aussi, cette étrange frénésie humaine. En fait, le pauvre chat n'observe pas avec curiosité, il a juste faim, comme tout le monde en ce premier jour de jeûne. Ou peut-être essaie-t-il de nous rappeler qu'il y en a d'autres qui ne peuvent même pas franchir cette porte, et qu'il faut penser à eux ?.

Le premier jour a toujours cette saveur particulière, entre patience et précipitation. Et ce n'est que le début. Les derniers jours, eux, nous ramènent souvent à la raison, soit parce que le budget s'est resserré, soit parce que les kilos en trop deviennent visibles dans le miroir.

Texte et photos Salwa Jaouadi











Sacrée soirée

De Amel Belkhodja



Après des semaines de réflexion sur la manière dont je pourrais aborder Ramadan en photo, je suis parvenue à l'idée qu'en Tunisie il n'y a pas un mais plusieurs Ramadans. Pour certains, il est voué à la prière et la connexion au Divin. Les mosquées sont remplies autour des prières de tarawih. Les fidèles se regroupent enveloppés dans leur foi qu'ils essayent de purifier. Pour d'autres, Ramadan est le mois des festivités. La préoccupation première est la table du chakken el fater parfaitement bien garnie puis les feuillets typiques de cette période et ensuite direction le centre-ville qui s'éveille et se pare de mille feux.

J'avais envie de mettre en lumière ces différents aspects. Et ce n'est qu'à la nuit du destin, leyleto el Kadr, que le sujet s'est imposé à moi. J'ai eu le bonheur d'assister à un spectacle cher à mon cœur et précieux pour mon âme : Hadhra de Fadhel Jaziri. C'est un spectacle qui m'a fait grandir et que j'ai vu évoluer. J'y ai participé en 1991, pour la première fois, parmi les danseurs. Depuis, je me suis impliquée assez souvent.

J'ai même eu l'honneur d'être assistante de production à un certain moment. Une expérience humaine et artistique inégalable.







Hadhra est un spectacle d'amour pour le Divin et le Prophète, pour notre identité et nos traditions et pour notre patrie la Tunisie. Ce spectacle intemporel est construit autour de chants soufis qui scandent l'amour et le transmettent à qui a la chance de s'enivrer. Il résume parfaitement bien la manière dont Ramadan est vécu en Tunisie où spiritualité et fête font bon ménage. La tradition est revisitée et adaptée à un présent qui se veut glorieux et chatoyant. L'alliance entre les instruments de musique occidentaux et ceux caractéristiques des cérémonies soufies (Bendir et Tabla) ne fait que souligner cette continuité. Elle est relayée par le contraste entre les couleurs vives des magnifiques robes et la sobriété des Bden en laine (Souf, typique des soufis). Une combinaison toujours réussie entre l'authenticité et l'esthétique.

Ce soir-là, le 26 mars 2025, j'étais émue aux larmes. Les tableaux se succédaient dans une harmonie plaisante. Une fois la cérémonie entamée, le douaa suivi de la Fatiha proclamés, on voit l'audience émerveillée et enchantée. La foule se déchaîne et se met à danser. On entend les youyous s'élever tels une onde qui se propage. La salle se transforme en temple habillé de lumières, de voix envoutantes et de couleurs gaies. Les convives sont transportés dans une ambiance mystique, enrobée d'encens. Tous les sens sont en fête et l'âme se délecte en chantant les dhiker et les medh. Tous à l'unissons à scander de belles paroles. L'émotion était à son apogée, quelle magie que cette cérémonie mystique ait eu lieu la nuit du destin !

Les photos proposées ont toutes été prises lors du spectacle Hadhra à la cité de la culture mais à des dates différentes. A ce sujet, j'aimerais saluer un ami d'enfance, Bacem Nefzi, qui fait partie de la grande famille de Hadhra et qui a été l'initiateur de ma participation à ce spectacle en tant que photographe. Je me rappelle de mon état ce soir-là ! Des retrouvailles émouvantes, l'envie irrépressible de chanter et danser... Et aussi de prendre des photos ! Une combinaison improbable !

Texte et photos Amel Belkhodja



Points lumières

De Atef Ouni

S'il est un rendez-vous qui réussit chaque année à m'extirper de ma nature casanière durant le mois de ramadan c'est bel et bien celui de la balade ramadanesque de l'association club photos de Tunis (ACPT pour les intimes). Une rencontre qui a été pour moi le point d'entrée vers une pratique photographique plus sérieuse et réfléchie ; au bout des dédales de la médina de Tunis offerte comme terrain de jeu aux participants m'attendaient les lumières du club où j'ai énormément appris et évolué, où j'ai connu beaucoup de monde, où je me suis penché sur diverses intimités avec un regard curieux, où j'ai revisité les mêmes univers avec un oeil différent pour y butiner à chaque fois une nouvelle essence, un nectar subtil que mes papilles apprenaient à déguster.

Ce point lumière était un exercice périlleux, difficile et contraignant. Il fallait faire la procession avec le groupe des inscrits dans un circuit dessiné à l'avance. Se perdre sans s'égarer dans les ruelles de la médina, parfois bondées, souvent sombres, très étroites et surtout peu éclairées. Quelques lumières éparses venaient en lanterne guider les passants et dessiner dans les ténèbres une esquisse de ce qu'elles jugeaient bon de montrer des murs, des portes, des fenêtres, des boutiques ou des gens qu'elles enveloppaient à contre-jour pour en faire des silhouettes ou pour les mettre en exergue lorsqu'ils tombaient dans son entonnoir.

Et c'est ainsi que j'ai appris au fil des années et des périples (le cœur aidant, les yeux ouverts et la rigueur réfléchie en béquilles) à jouer de ces points lumineux et à hisser les voiles quand le vent profitait à ma barque. Saisissant la magie de l'alignement de certaines étoiles sous ces lumières artificielles pour figer ces moments fugaces, colorés et contrastés que je partage avec vous et qui, je l'espère, me ressemblent.

Texte et photos Atef Ouni

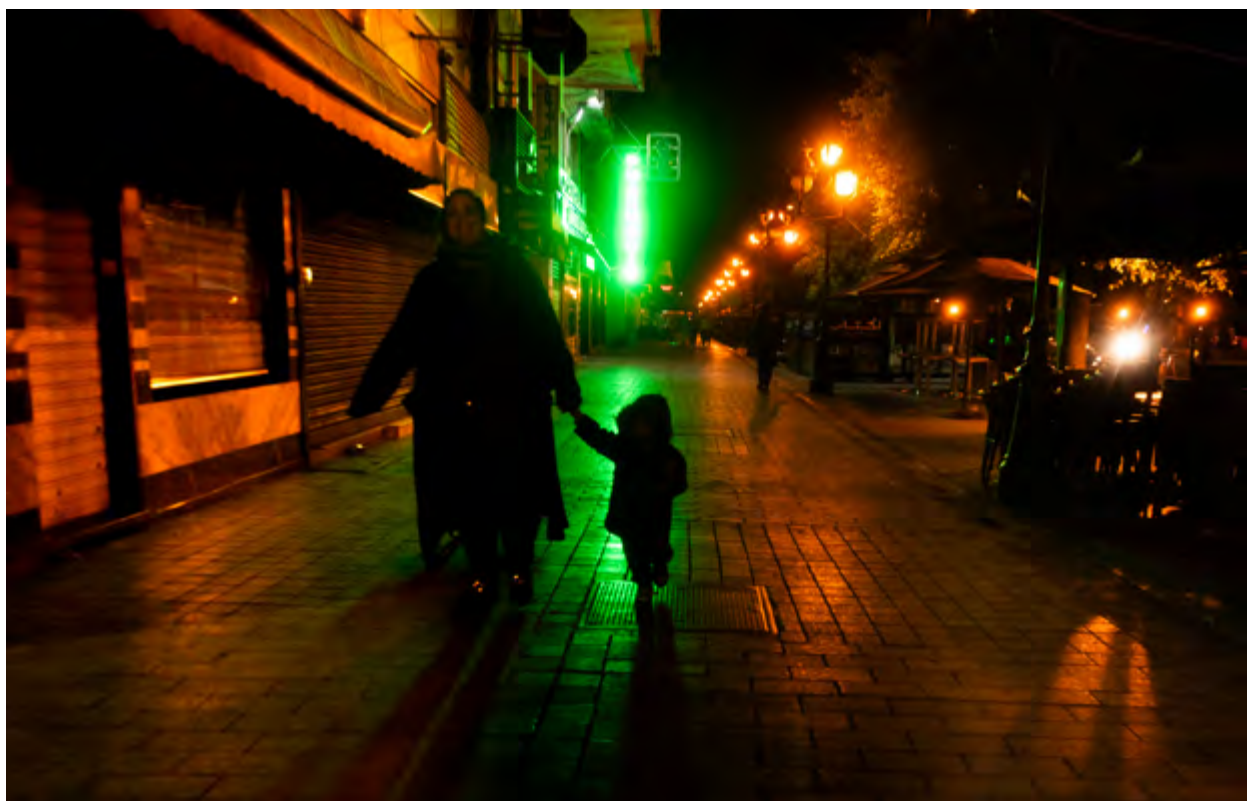














Les invisibles

De Emna Ben Salem

Le mois de Ramadan résonne toujours profondément dans la médina de Tunis, où les festivités prennent une dimension toute particulière. Ce lien intime entre le mois sacré et la ville, emplie de mysticisme et de charme, invite chacun à s'y perdre et à s'imprégner de son atmosphère unique.

Durant cette fréquentation intense, une présence particulière persiste. Des personnages qui ont toujours été là... Que ce soit dans leurs boutiques, derrière leurs comptoirs ou devant leur «nasba», ils se fondent naturellement dans le cadre, tout en lui conférant une familiarité douce.

Cette présence discrète, souvent noyée dans le décor, est souvent invisible pour la foule. Et pourtant, sans que l'on en soit toujours conscient, elle tisse un lien profond avec l'espace qui l'entoure celui de la médina.

Texte et photos Emna Ben Salem













Au cœur du mouvement

De Wala El Faleh



84

Le marché central, en ce mois de Ramadan, est un véritable reflet de la vie elle-même : désordonné et chaotique, mais d'une manière qui lui confère une forme étrange d'ordre. Dès l'aube, les allées sont remplies de bruits, de voix, de pas pressés. Les étals sont parfois encombrés, les produits entassés dans une organisation qui semble à la fois hasardeuse et réfléchie. Ici, chaque chose semble à sa place, même si l'agitation du marché lui donne une allure confuse.

Les gestes des marchands sont rapides, mais d'une grande précision, comme s'ils savaient exactement où se trouve chaque article parmi cette désorganisation apparente. Les mains se croisent, se tendent, se saisissent d'un produit, d'une pièce de monnaie, avec une fluidité qui témoigne de la maîtrise du quotidien. Le bruit des négociations se mêle aux rires étouffés, aux salutations rapides. Les voix, parfois fatiguées, se répondent dans un flot de paroles, mais tout reste fluide, presque naturel, comme un rituel bien huilé.

Les visages, fatigués de l'attente du coucher du soleil, sont marqués par l'effort, mais aussi par une lueur de calme, de patience. Le marché, bien que bruyant et désordonné, devient ainsi le reflet de Ramadan : un lieu où, malgré les défis, une forme d'équilibre fragile s'installe. L'ordre se trouve dans ce chaos, une harmonie discrète née du partage des petites choses, des gestes quotidiens qui résonnent profondément.

Texte et photos Wala El Faleh











L'éphémère tableau...

De Jejel Bessaad

90

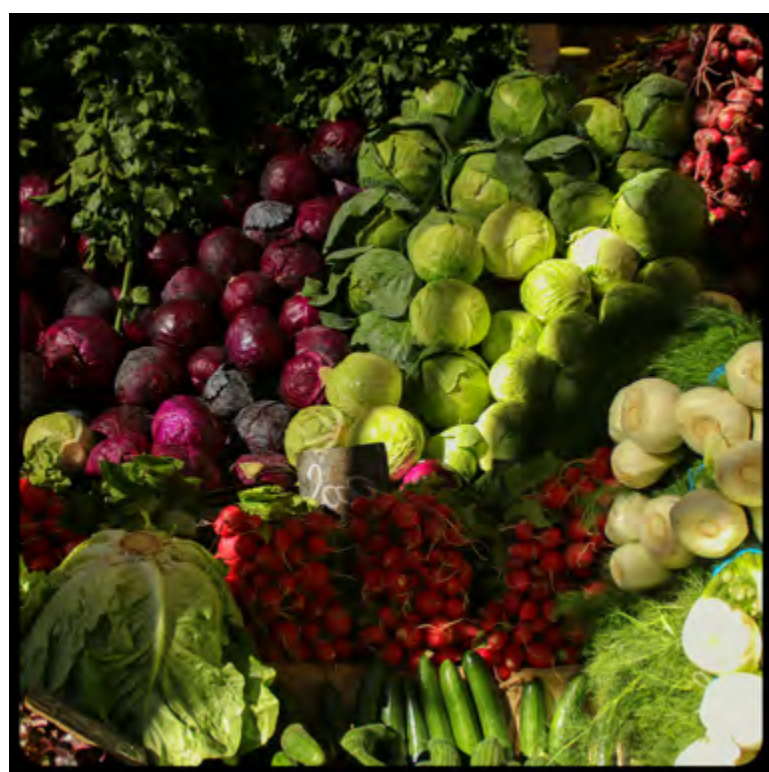
Sur l'étal du marché, tout semble parfait. Les piments s'alignent en bataillons serrés, la « deglet noir » éclabousse la lumière, les fenouils s'allongent dociles, le rouget fait son spectacle avec la grâce à la queue et les câpres se posent en montagne noire dans un équilibre précaire entre ordre et abondance.

La mémoire du mois de Ramadan pour moi est associée aux étals de fruits, légumes, poisson, variantes et tous produits qui s'exhibent pour marquer une présence dans une course effrénée du consommateur.

Enfant et aujourd'hui adulte, je prends souvent du plaisir à observer les étals du marché central de la ville de Tunis surtout durant le mois de Ramadan, j'observe l'empreinte des Hommes, celle du marchand, architecte patient, qui compose son tableau éphémère, et celle du client, curieux, capricieux, dont la main défait ce que l'œil admire.







L'étal est un langage, un appel muet, une communication plastique où les couleurs se répondent, où la disposition dicte le désir.

Mais à mesure que la journée avance, le marché s'efface sous le chaos des choix. Les belles rangées se troublent, les pyramides vacillent. Et pourtant, rien ne s'effondre.

Le marchand veille, réajuste, recrée. À chaque fruit déplacé, il oppose un nouvel ordre, fugace, imparfait mais suffisant. Le marché est un théâtre, où l'harmonie n'est qu'un instant, un équilibre sans cesse recomposé. Un dialogue sans fin entre la main et la matière, entre le désir et la nécessité.

Texte et photos Jeel Bessaad







فريسة عربي
نابلية

Ramadan à Kerkennah

De Pierre Gassin

La nuit du 26 au 27ème jour du ramadan symbolise la descente sur terre des saintes écritures. c'est aussi l'occasion pour les croyants de fêter l'événement par un grand repas en partage public.

À Ramla, ville principale de l'archipel des Kerkennah (Sfax, Tunisie), une tradition unique perdure : quatre places deviennent le siège d'un repas particulier. Chaque maison ramène un plat de fête et les habitants du quartier, chacun avec sa propre cuillère, doit goûter à tous les plats ! La rue accueille les hommes, tandis que les femmes restent confortablement dans le patio d'une même maison traditionnelle et ouverte.

Mais tout le monde se mélange rapidement.

Les hommes m'ont d'ailleurs demandé illico d'aller voir la table des femmes. Je me suis exécuté, discrètement, pour continuer à photographier. Mais dès qu'elles m'ont aperçu, j'ai été accueilli comme un fils : difficile de continuer à faire les photos, je devais goûter le plat de chacune.

Les femmes kerkenniennes sont particulièrement aimées, vénérées. Il faut dire qu'elles ont un caractère bien trempé ! Elles cuisinent, certes, mais s'occupent de la maison, du jardin, des cultures, des animaux, tandis que les hommes sont en mer, souvent en plus de leur métier.

Une microsociété qui vit sous le signe de la communauté dans une parfaite harmonie égalitaire, en symbiose avec la nature.

Ici, c'est le quartier Azazba, de la famille (au sens large) Azabou. Merci à Ahmed Azabou et Azaiez Azabou pour l'accueil.

Un reportage réalisé sur 2 années, chaque séance durant 30 minutes, avec une lumière minimaliste !

Le sujet est paru dans un flight magazine, texte et photos. L'équipe rédactionnelle avait été émue par la profondeur des valeurs partagées au sein de cette tradition. Il aurait fallu continuer sur cette lancée, à mon avis, mais le magazine est revenu à ses sujets de « surface »...

Texte et photos Pierre Gassin











Un Ramadan à Istanbul

De Gérard Valck

Lors de mes différents séjours en Turquie, je me suis retrouvé plusieurs fois, dans ce pays pendant la période du Ramadan. Cette fois-là, à Istanbul, en 2006, un soir, au lever du jeûne, début octobre, je me promenais dans un quartier religieux de cette ville, devant la grande mosquée d'Eyüp, en haut de la Corne d'Or.

Je prenais des photos en respectant ce moment de partage, de convivialité, de fête et de solidarité. Moi, qui ne suis pas croyant mais qui respecte toutes les religions. Quelle ne fut pas ma surprise de me voir proposer, de partager à chaque instant le repas. Si j'avais suivi la demande... j'aurais pris en moins de deux heures quelques kilos.

Un moment qui demeure gravé dans ma mémoire.

Texte et photos Gérard Valck





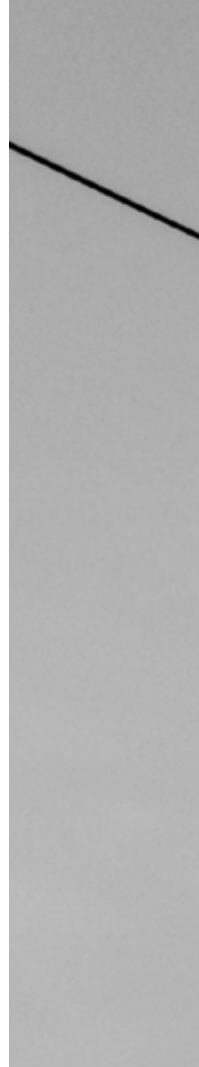






Entre vide et trop plein

De Kais Ben Farhat



108

Entre vide et trop plein, j'oscille. Entre solitude et vie de famille, j'oscille. Entre vie d'artiste et travail à la chaîne, j'oscille. Entre amour fou et indifférence, j'oscille encore. Ça ne s'arrête pas. Ça brule dans ma petite tête, il y a feu, mais une fois explosé, ce dernier s'éteint pour laisser place à la joie, qui fait partie du jeu. Mais quel jeu auquel je joue ? Un "Je" d'enfants !

Se poser des questions existentielles constamment ne peut mener qu'à la dérive, à la folie. Mais à la bonne folie, celle de la créativité.

Ça bouillonne chez-moi, je n'arrive pas à me calmer. Je dois travailler pour éteindre ce feu qui me brule et calmer la sensibilité qui me dévore.

Mon studio photo est là pour ça.

Passé la nuit, je me réveille à l'aube, j'erre en prenant tout ce qui représente mon ressenti en photo: l'abandon, la peur, le vide, le chagrin, le désarroi, la tristesse, les amours déchues. Une trace sur un mur, une déchirure, un éclatement, un chien errant.

Ce n'est en vérité qu'une réalité vécue et imagée...













Ça fait peut-être peur : ça ressemble à du narcissisme mais ça n'en n'est pas un. Le narcissique ne doute pas, il est convaincu qu'il a raison, chez-moi c'est totalement le contraire, c'est flou, comme le mouvement des corps d'une scène de danse, comme une oscillation entre deux humeurs complètement opposées : la joie puis la mélancolie qui s'en suit. Deux poles qui font de moi ce que je suis, un homme « habité par l'art ».

Texte et photos Kais Ben Farhat



Gestes et sourires

De Kaouther Khedija Khouini

À travers les détails, j'ai voulu saisir ce que le Ramadan rend unique et que je ne remarquais pas au quotidien. Dans les souks, tout semble plus vibrant : les mains portant le pain chaud, comptant la monnaie sous le regard complice des marchands aux sourires chaleureux, effleurant un chapelet chez soi ou à la mosquée. L'ablution, puis l'adhan : le verre d'eau levé après une longue journée de jeûne, le goût sucré du makroudh sous les lanternes, le tintement d'un heurtoir annonçant une visite, les échanges joyeux. Chaque geste raconte une histoire.

Texte et photos Kaouther Khedija Khouini











La Nuit du destin

De Hamideddine Bouali

La recherche de points de vue particuliers fait partie de la panoplie des actions conventionnelles du photographe. Une photographie prise depuis un point de vue surélevé donne aux images une vision solennelle, et à son auteur une puissance inouïe. À mesure que l'on s'élève, le champ de vision s'agrandit et les possibilités de cadrage deviennent plus nombreuses.

Lors d'un reportage à la grande mosquée de Tunis, la Zitouna, à propos du « Trawih », prières du soir organisées uniquement au mois de Ramadan, j'ai escaladé, en compagnie d'Amine Landoulsi, un ami photographe avec lequel j'ai entrepris plusieurs aventures, y compris la fondation du Club Photo de Tunis, les centaines de marches menant au sommet du minaret. De là-haut, nous avons un point de vue saisissant sur l'étendue du patio de la mosquée pleine d'hommes et de femmes accomplissant à l'unisson la prière menée par la voix de l'imam. Une grande ferveur émanait du lieu, d'autant plus qu'il s'agissait de La Nuit du Destin, le 27e jour de Ramadan, correspondant à la date communément considéré comme étant celle où Le prophète Mohamed reçu les premiers versets du Coran.

Après quelques vues au téléobjectif, j'ai fait des prises d'ensemble, afin de rendre compte de l'immensité du lieu et de la sérénité qui en émanait. Lors d'une prise de position en plongée, le tronc en porte-à-faux, et voulant englober le maximum d'individus, j'ai senti que mon corps fuyait et que je basculais vers l'avant. Je me rappelle avoir dit à Amine, j'ai failli tomber dans le vide. Au moment même où je vacillais, je me suis rappelé que le vertige, par attirance du vide, peut atteindre n'importe qui, même ceux qui n'ont pas de pulsions suicidaires, car c'est dû à une curiosité à assouvir ou à la tendance de vouloir se faire peur ! Bref, si on décidait de sauter, rien ne pourrait nous retenir et on saute ! Je décidai alors d'arrêter les prises de vues depuis le minaret et de descendre faire d'autres photos depuis la galerie et le toit de la salle de prière.

Photos et texte Hamideddine Bouali























Amine Landoulsi
en haut du minaret
de la Zitouna
et juste après
le retour sur terre !



Prochain numéro juin 2025

Le photographe de l'Aïd. Photo Hamideddine Bouali. Le Bardo 7 juillet 2016.